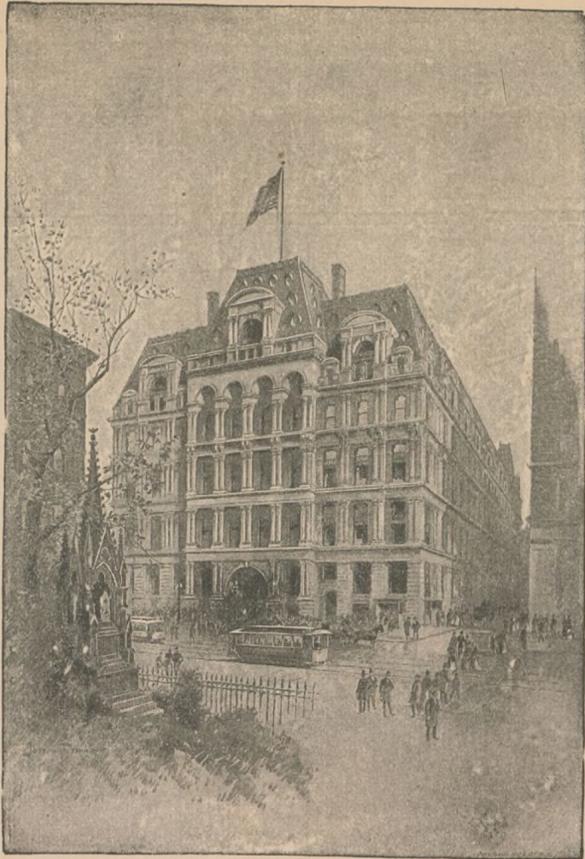


JANVIER



ADI CUI L'AD
 BECIE

Ayuntamiento de Madrid



Propriété et Siège social de l'Équitable. — New-York.
120, Broadway.

L'ÉQUITABLE

DES

ÉTATS-UNIS

COMPAGNIE D'ASSURANCES SUR LA VIE

FONDÉE EN 1859

ASSURANCES EN COURS : **5** Milliards

Les obligations-Mixtes de l'Équitable, garantissant un revenu annuel de **500**, sont les placements les plus avantageux et les plus sûrs au monde.

FONDS DE GARANTIE (propriété exclusive des assurés)	1.123.000.000 Fr.
EXCÉDENT DE RÉSERVES (bénéfices, propriété des assurés) (Aucune autre Compagnie d'Assurance-Vie au monde ne possède un excédent aussi important.)	224.000.000 Fr.
PAYÉ AUX ASSURÉS EN 1896	113.695.165 Fr.
PLACEMENTS EN EUROPE (immeubles et dépôts permanents)	65.000.000 Fr.

DIRECTION :

Dans les Immeubles de la Compagnie,

36 & 36^{bis} Avenue de l'Opéra
PARIS



ABRICOTINE

DÉLICIEUSE LIQUEUR

P. Garnier

Enghien-les-Bains

La délicieuse Abricotine P. Garnier est le complément de tout bon repas, elle est en vente chez les Négociants en Comestibles et Epiciers.

SULFURINE

BAIN SULFUREUX SANS ODEUR

Hygienique — Fortifiant — Antirhumatismal

Souplesse et beauté de la peau

Pharmacie LANGLEBERG, 55, r. des Petits-Champs



N'est-ce pas merveilleux de pouvoir prendre chez soi, pour 1 fr. 25, un bain sulfureux sans odeur et sans longueur spéciale.
En vente dans toutes les Bonnes Pharmacies.

Compagnie Coloniale

CHOCOLATS & THÉ DE QUALITÉ SUPÉRIEURE

ENTREPOT GÉNÉRAL : 19, Avenue de l'Opéra, PARIS

LA MUTUAL LIFE

Compagnie d'Assurances sur la Vie — Rentes Viagères

LA PLUS RICHE ET LA PLUS IMPORTANTE DU MONDE

Possède plus de garanties. — Fait plus d'affaires nouvelles. — Possède plus d'assurances en cours. — Encaisse plus de primes que toute autre Compagnie au monde.

Distribue les plus FORTS BÉNÉFICES aux Assurés

A déjà **PAYÉ** aux assurés ou accumulé à leur profit **3 milliards 480 millions** de francs

Soit **UN MILLIARD DE PLUS QUE TOUTE AUTRE COMPAGNIE AU MONDE**

Direction générale française : 20, BOULEVARD MONTMARTRE (angle de la Rue Drouot), PARIS

Pour les Mains

EN

Remplacez

le

PAR

L'IRIS SAVONNEUX

DE

CORFOU

Pour la Barbe

HIVER

SAVON

Pour le Visage

La boîte avec la cuiller servant de mesure. 1.25

La douzaine de Sachets de toilette. 3.50

Le Sac son pour le bain. 0.75

HENRY A LA PENSÉE

5, Faubourg Saint-Honoré, Paris

ENVOI FRANCO

Racahout Delangrenier

Uniquement composé des végétaux les plus nutritifs, agréable, léger et fortifiant, le véritable Racahout des Arabes est l'Aliment par excellence des enfants, des convalescents, de toutes les personnes âgées ou délicates de l'estomac ou des intestins.

VENTE en GROS : 19, rue des Sts-Pères, Paris
— SE MÉFIER DES IMITATIONS —

LIVRES D'ÉTRENNES DU « FIGARO »

RÉCITS DE GUERRE

L'INVASION 1870-71

PAR LUDOVIC HALEVY, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
Magnifique volume, reliure fers spéciaux. Prix : 15 fr.

VICTOIRES ET CONQUÊTES

de l'Armée Française

Magnifique album relié, contenant 150 reproductions en couleurs relatant les principales batailles de la Première République.
Impression sur le recto seulement. Prix : 15 fr.

L'AUTOMOBILE VIMAR

Album pour la Jeunesse

Quarante planches en couleurs tirées recto seulement.
Prix, relié, tête dorée : 7 fr. 50.

Ces trois volumes ont été imprimés spécialement pour le « FIGARO » par la Maison GOUPIL.

Ayuntamiento de Madrid

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE
Au Figaro, 26, Rue Drouot.

Janvier 1898

DIRECTION ET RÉDACTION
24, Boulevard des Capucines.

Numéro d'Etrennes. — Sommaire

LA VISITE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE A L'EXPOSITION DE 1900, photographies instantanées.

LES CROQUIS DU MOIS, par LUTÉCIUS.

ALPHONSE DAUDET, par FRÉDÉRIC MASSON; son portrait, par E. CARRIÈRE.

LES LIVRES, par T. G.

LE BONHOMME NOËL, par COOLUS, quatre grandes compositions en couleurs de FIRMIN BOUYSSET; seize photographies instantanées (la fabrication des jouets).

LA LEÇON DES ENFANTS, par GEORGES RODENBACH, illustrations en couleurs de MAROLD.

AUTOMOBILE-REVUE, texte et dessins en couleurs par FERDINAND BAC.

LES MAGES A FLORENCE, par ROBERT DE LA SIZERANNE, reproduction de tableaux de BOTTICELLI, de BENOZZO GOZZOLI et de GENTILE DA FABRIANO. (Cliché Ed. Alinari, à Rome.)

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE EN COULEURS :

1898, Calendrier, or et couleur, par CHALON.

MENUET, par NICOLLET.

COUVERTURE :

AU GUY L'AN NEUF! par GUILLONNET.



1. LA VISITE AUX CHANTIERS. — 2. AU PONT ALEXANDRE III.

LA VISITE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE A L'EXPOSITION DE 1900

M. le Président de la République s'intéresse vivement à tout ce qui se rattache à l'Exposition de 1900. Si l'idée première de cette grande entreprise est antérieure à sa magistrature, on peut dire que la mise en œuvre en a été élaborée et commencée depuis l'accession au pouvoir de M. Félix Faure. Si aucun événement imprévu ne vient troubler l'avenir, M. Félix Faure aura l'honneur d'inaugurer cette grande manifestation de la richesse et de l'industrie nationales, et de la présenter aux souverains qui ne manqueront pas de répondre à l'invitation que la France leur adressera.

Le Président de la République a visité le 16 novembre, dans tous leurs détails, les divers chantiers de l'Exposition. Accompagné du général Hagron, de M. Le Gall, du commandant Legrand et de M. Blondel, chef de son secrétariat particulier, M. Félix Faure a été reçu au seuil de ce qui reste du Palais de l'Industrie par MM. Boucher, ministre du commerce; Alfred Picard, commissaire général de l'Exposition; Bouvard, directeur des services d'architecture; Résal, ingénieur en chef de la construction du pont Alexandre III, etc., etc.

Le Président a parcouru les chantiers du Grand Palais, construit par M. Deglane: les fondations sont terminées et les puissantes assises de ce monument commencent à se superposer; ceux

du Petit-Palais, qu'on appelle familièrement le Palais-Giraud, du nom de son architecte, et dont les fondations sont achevées.

Le Petit-Palais, comme on sait, est situé sur l'avenue qui mènera des Champs-Élysées au Pont Alexandre III, à gauche, en venant des Champs-Élysées: il sera réservé à l'exposition rétrospective de l'art, remplissant ainsi le rôle qui, aux précédentes expositions, avait été dévolu au Trocadéro. Quant au Grand-Palais, placé en face du précédent, il servira, pendant l'Exposition de 1900, aux expositions des Beaux-Arts: la partie principale recevra la production des dix dernières années; celle qui longe l'avenue d'Antin les chefs-d'œuvre du siècle.

Après avoir examiné les nombreuses et ingénieuses installations imaginées par les entrepreneurs pour activer les travaux, M. Félix Faure s'est engagé dans cet enchevêtrement de poutres et de passerelles où évolue tout un fourmillement d'ouvriers et d'où sortira, dans deux ans, l'œuvre imposante que sera le Pont Alexandre III.

A propos du Pont Alexandre III, il est bon de signaler que, à la suite de remaniements des plans, le niveau du pont a été abaissé de 1 m 76 au-dessous du niveau primitif et que, par conséquent, un spectateur placé à l'entrée du pont et même à l'origine de la nouvelle



L'EXAMEN DES PLANS



avenue sur les Champs-Élysées, verra tout l'Hôtel des Invalides, sauf une bande insignifiante qui, en tout état de cause, lui eût été cachée par les plantations qui précèdent la façade.

Le Président a visité les fondations de la rive droite, puis aux abords

du pavillon de la douane il s'est embarqué avec sa suite sur un bateau de la Compagnie Parisienne, qui l'a amené sur la rive gauche, auprès du Pont des Invalides, où stationnaient les voitures.

M.

Les Croquis du Mois

LE mois de décembre manque généralement de gaieté : disgracié de la nature, il ne nous apporte que des frimas, des brumes, des pluies tombant par des jours sans lumière et sur des nuits noires ; dans le domaine de la politique il est voué aux crises ministérielles et aux interminables discussions budgétaires. Pour ce qui est de la vie privée il empoisonne l'existence des gens paisibles et économes en agitant devant eux le pénible spectre des étreintes.

Ce n'était cependant pas assez de tant de tribulations, il a fallu que cette fin d'année fût attristée par l'inextricable et incompréhensible affaire Dreyfus. Elle a, pendant plus d'un mois, encombré les colonnes des journaux, et suscité, de part et d'autre des polémiques ardentes et parfois grossières ; ces polémiques se répercutaient dans les salons et dans les cercles où les gens modérés se trouvaient fort embarrassés ; à ceux qui paraissaient admettre la possibilité d'une erreur judiciaire dont aurait été victime Dreyfus, on jetait à la face : « vous êtes du syndicat » ; à ceux qui regrettaient qu'il n'eût pas été fusillé — ce qui eût évité toute l'agitation actuelle, — on criait : « vous êtes des énerghènes et des antisémites. »

Et comme si ce n'était pas assez de ce cas Dreyfus, le cas Esterhazy a surgi ; il devait sans doute créer une diversion, il n'a eu pour résultat que de troubler davantage les esprits.

Je ne mets pas en doute l'entière bonne foi des défenseurs de Dreyfus ; ils ont pu croire à son innocence, mais les affirmations très catégoriques du gouvernement auraient dû les éclairer et leur imposer silence ; les gens de tact et d'esprit savent entendre à demi-mot.

Quant à l'affaire Esterhazy elle est du ressort de la discipline militaire. Si cet officier a eu la légèreté de manifester par écrit à des personnes peu dignes de sa confiance, son opinion sur ses chefs hiérarchiques il mérite d'être puni, car, même dans sa vie privée, un officier doit toujours être absolument pur et absolument correct.

La *Sapho*, du cher Alphonse Daudet avait déjà été fortement comprise lorsqu'il s'agit de l'introduire dans le moule étroit, mais banal, d'une pièce de théâtre, qu'à reprise récemment le Gymnase ; elle vient de subir un nouveau laminage, qui l'a réduite à l'état d'opéra-comique.

Que reste-t-il, dans ce livret de l'adorable et pervers parfum littéraire de Daudet, de l'étude si séduisante et si cruelle à la fois, de la vie artistique avec ses emballements, ses déceptions, ses folies ? Heureusement, ce qu'a perdu Daudet, Massenet l'a retrouvé ; il a reversé dans la partition qui soutient l'adaptation de MM. Henri Cain et Bernède la plus tendre partie de son âme, l'expression la plus voluptueuse de son féminisme. On pourra citer les « femmes » de Massenet, comme on dit les « femmes » de Goethe, auquel Massenet en a, d'ailleurs, emprunté quelques-unes. *Sapho*, prendra sa place dans la collection, à côté de *Manon* son aïeule, de *Charlotte*, de *Mignon*, d'*Esclarmonde*, de *Thaïs* pour ne citer que les plus célèbres et les plus adorées. Aujourd'hui Massenet doit être considéré comme le vrai maître de la musique française et sa mission est d'y rester fidèle ; elle a, sans doute perdu sa gaieté, son badinage, elle est devenue rêveuse, mélancolique, inquiète et névrosée, mais on ne saurait le lui reprocher, car la musique a de tous temps, reflété l'âme des peuples et le Français est devenu triste. C'est pour les maîtres français un devoir patriotique de renoncer aux puériles pastiches : qu'ils traduisent nos mélancolies et nos tristesses en français, sans y introduire le lourd et ennuyeux pessimisme allemand.

Sapho, a été montée avec un soin particulier par M. Carvalho, un maître de la mise en scène. Mademoiselle Calvé a reçu du public l'accueil accoutumé : elle a de beaux élans, mais elle semble un peu à l'étroit dans ce rôle moderne de *Sapho*, qui n'a pas d'équivalent dans le répertoire et qui exige des qualités qu'on ne saurait demander à une cantatrice. On a remarqué Mademoiselle Wyns qui, dans un rôle de second plan, a su trouver les éléments d'une véritable création.

Le « high-life » littéraire peut se diviser en trois catégories : ceux qui ne sont pas de l'Académie et qui devraient en être, ceux qui en font partie sans que personne puisse savoir pourquoi, et enfin ceux qui en sont et qui ont mérité d'en être. André Theuriot et Paul Bourget sont bien de ces derniers. Aussi fut-ce un grand plaisir pour les gens de goût lorsque ces deux purs lettrés se trouvèrent en présence sous la coupole, dans la séance du 9 décembre, Paul Bourget recevant André Theuriot qui prenait possession du fauteuil d'Alexandre Dumas fils. L'un, amant discret et délicat de la nature, imprégnant ses phrases de la pénétrante senteur des futaies et des fleurs sauvages, l'autre les vaporisant des parfums subtils de la psychologie féminine, puis, tous deux s'accordant pour célébrer le puissant peintre de

mœurs, le sceptique si âpre aux coquins et si doux aux faibles que fut Alexandre Dumas fils.

De pareilles séances sont rares, où l'on ne respire qu'une saine atmosphère intellectuelle, sans mélange de politique ni d'esprit de coterie, ni de tous ces éléments extra-littéraires qui aboutissent généralement, hélas ! à des discours écrits en mauvais français, encombrés de banalités, et applaudis par de nombreuses femmes du monde.

Le théâtre national de l'Opéra a produit un gros effort en représentant les *Maîtres-Chanteurs de Nuremberg*. Ce n'est point par ironie que je rapproche les mots « théâtre national » du titre d'une pièce essentiellement et intimement allemande. L'infatigable publicité que prodiguent depuis vingt ans les apôtres du wagnérisme devait bien finir par amener le résultat dont nous sommes aujourd'hui les témoins : c'est que la première scène française consacrée à l'opéra est livrée presque entièrement à un musicien allemand. Le phénomène n'est pas nouveau, d'ailleurs, car Wagner succède tout simplement à Meyerbeer, qui pendant cinquante ans occupa l'Opéra, alternant avec quelques compositeurs italiens : Rossini, Verdi, Donizetti. Au milieu de cette invasion étrangère, un seul nom français surnage et surnagera, celui de Gounod, avec son *Faust*, lequel dut faire un long stage à l'Opéra-Comique avant d'être admis au rang des chefs-d'œuvre officiels.

Je reviens aux *Meistersänger*, dont l'exécution et la mise en scène méritent de sincères éloges. Pour qui connaît un peu l'Opéra, cette administration solennelle où tout le monde, depuis les plus « grosses légumes » jusqu'au dernier frotteur, se considère comme un fonctionnaire de l'Etat, il a fallu une singulière énergie pour arracher tout ce personnel à sa routine séculaire. Le plus beau résultat a été atteint par M. Blanc, le chef des chœurs, qui les a secoués, les a forcés à se mouvoir, à se disperser, à tourner le dos au public. M. Renaud a eu la hardiesse de se grimer, au physique et au moral, pour jouer admirablement le rôle ridicule de Beckmesser. Delmas est un peu solennel, peut-être, dans le rôle du bon Hans Sachs, et Alvarès un peu trop ténor traditionnel dans le personnage du chevalier Walther de Stolzing. Mademoiselle Bréval, qui joue Eva, m'a paru un peu dépaycée dans cette idylle ; elle semble chercher le casque, le bouclier et le javelot de la Walkyrie. Je ne sais pourquoi elle a caché sa belle chevelure brune, s'harmonisant si bien avec son pur profil, sous une perruque blonde. Eva n'est pas une allemande du Nord : elle est souabe ou franconienne, et, dans ces pays, les brunes ne manquent pas.

Pendant que tout le monde se remuait à l'Opéra pour atteindre à une exécution parfaite des *Maîtres-Chanteurs*, l'orchestre seul restait impassible : il a conservé cette froideur dédaigneuse qu'aucune autorité, jusqu'à présent, n'a pu vaincre. Chacun des éminents professeurs qui composent cette docte phalange donne exactement ce qu'il doit donner, mais rien de plus, et l'on croirait qu'ils mesurent au dynamomètre la force qu'ils mettent à tirer leur archet.

Les théâtres de genre ne nous ont rien donné ce mois-ci, qui sorte de la banalité courante : ce ne sont guère que reprises de pièces anciennes, ou bien première représentation de pièces soi-disant nouvelles, mais calquées sur des modèles connus et antédiluviens.

Il faut cependant en excepter *Le Repas du Lion*, de M. de Curel, œuvre très mâle et très hardie jouée par l'excellente troupe d'Antoine, et *Les Mauvais Bergers*, la pièce de M. Octave Mirbeau, qui est venu nous exposer les misères du « pauvre peuple » sur la scène de la Renaissance, que l'on croyait voué aux élégances mondaines ou aux manifestations d'un art moins relevé. L'apparition de Sarah Bernhardt en loqueteuse a peut-être diverti quelques lorgnettes paradoxales ; ça été sans doute aussi, pour la grande artiste un régal pervers de se montrer sous ce travestissement misérable et imprévu, mais je ne crois pas que le rôle de Madeleine ajoute un nouveau rayon à son nimbe.

Dans cet alinéa, consacré aux théâtres, il convient de signaler la disparition des *Deux Gosses*. C'est là un événement « vraiment parisien. » Depuis plus de deux ans ce titre s'étalait sur les murs, en des affiches monumentales, auxquelles s'étaient habitués l'œil du passant. La direction de l'Ambigu leur a substitué *La Joueuse d'orgue*, mais il est probable que nous verrons bientôt revenir les deux intéressants et légendaires gamins.

Toujours amusante, l'ingéniosité que déploient les rédacteurs de prospectus et de catalogues dans le but de fasciner l'acheteur : que dites-vous, par exemple de cette légende placée au-dessous d'une alléchante image d'un catalogue de jouets : « École laïque, avec table et bancs, douze élèves, prix X francs ; avec religieuse 1 franc en plus. » Et celle-ci : « Chemin de fer sur rail, produisant une catastrophe à volonté ! » C'est vraiment la joie des enfants !

LUTÉCIUS.

ALPHONSE DAUDET

Celui-là, le génial écrivain, le miraculeux évocateur d'êtres, le créateur du *Petit Chose*, de *Fromont Jeune*, de *Jack*, du *Nabab*, de l'*Évangéliste*, de *l'Immortel*, de *Sapho*, l'homme de lettres qui a le plus honoré, en cette fin de siècle, les Lettres françaises, ce n'est point lui que nous pleurons : mieux que tout autre, tant que notre langue sera parlée, il vivra, et, à travers les âges, les figures rares et charmantes qu'il a dressées par la puissance de son imagination et de son souvenir,

l'accompagneront en cortège. Ce ne sera point chez nous seulement ; par un rare privilège, ce poète si essentiellement national par le choix des mots, la hardiesse du style, la pureté de la langue, ce Maître en écriture artiste, comme disait le pauvre Goncourt, a si profondément gravé les lignes de ses personnages, il leur a si bien soufflé la vie, et les a, à ce point, doués d'humanité que, dépouillés de ce vêtement de style qui nous les fait plus chers et qui les rend plus nôtres, ils apparaissent presque aussi parfaits à l'imagination des autres peuples. Ce n'est point assez dire qu'il est le romancier le plus universellement populaire, il est le grand et l'unique de ce temps.

Cela, on le sait, et mieux que nous, d'autres le diront : mais, en ce



ALPHONSE DAUDET ET SA FILLE EDMÉE, par E. CARRIÈRE

journal qu'il a honoré de sa collaboration, il est permis à quelqu'un qui l'a profondément et justement aimé, de dire quel cœur accompagnait cet esprit. En ce corps martyr que torturait depuis quinze ans une continuelle souffrance, une bonté, une gentillesse d'attentions et de soins, une gaieté, toujours présentes, toujours actives, une délicatesse qui employait tous les moyens pour rendre des services et qui détournait les remerciements attendris par quelque bouffonne invention !

A des moments, la crise devenant trop violente, il disparaissait, préparait avec une prestesse étrange, ses petits outils, se faisait une piqûre et l'instant d'après, sa voix fortifiée et comme adoucie, rejetait la balle de la causerie, en tirait tout le suc et, d'un mot, pailleté et profond, en prenait tout le vrai.

C'est à l'un de ces moments où la douleur exacerbée traçait sur son visage la mystérieuse beauté de l'agonie, où comme pour la tristesse sans espoir des adieux suprêmes, ses yeux s'attachaient aux êtres qu'il aimait ; où, détourné de l'enfant adorée, l'enfant des derniers jours, comme si là c'eût été trop cruel de regarder, il la tenait seulement à son côté, pressant ses petites mains de fleur de sa main moite et décharnée ; à l'un de ces moments où Daudet incarnait la Souffrance d'une humanité supérieure — une humanité qui ne crie point de sa chair meurtrie et de ses os brisés, mais de l'exaspération de ses nerfs, du surmenage de son cerveau, du vidage de sa moelle — Carrière l'a représenté en une œuvre profonde et sensible qui bien par delà les surfaces va chercher les causes et en traduit la philosophie, œuvre qui à présent sans doute, prend sa puissance entière, donne toute sa douceur et semble un symbole.

Cette façon qu'il avait si plaisante de présenter d'un mot les êtres, en une charge vivement crayonnée, comme elle eût fait illusion si l'on n'eût connu les trésors infinis de tendresse qu'il gardait aux petits et aux pauvres, à quiconque souffrait, à quiconque avait besoin de lui, à ces pauvres chers êtres qui l'entouraient, dont il était la préoccupation unique, le juste orgueil et la joie profonde.

Ceux-là souffrent tant : son admirable compagne, ses deux fils, sa chère petite fille, tous les siens, qu'il n'est point de paroles à leur dire. Qu'ils sachent pourtant que dans ce Champrosay qu'il a immortalisé, il n'est point une maison où l'on ne pleure avec eux et que ce deuil qu'ils mènent, tous le suivent. Mais pour certains dont il

s'était dit et prouvé l'« ami tendre » la blessure est de celles dont on ne guérit point, dont on ne peut pas, dont on ne veut pas guérir. Pauvre cher Daudet, il y a trois jours il m'écrivait : « Bon sang ! qu'il me tarde de vous voir ! » Et à présent....

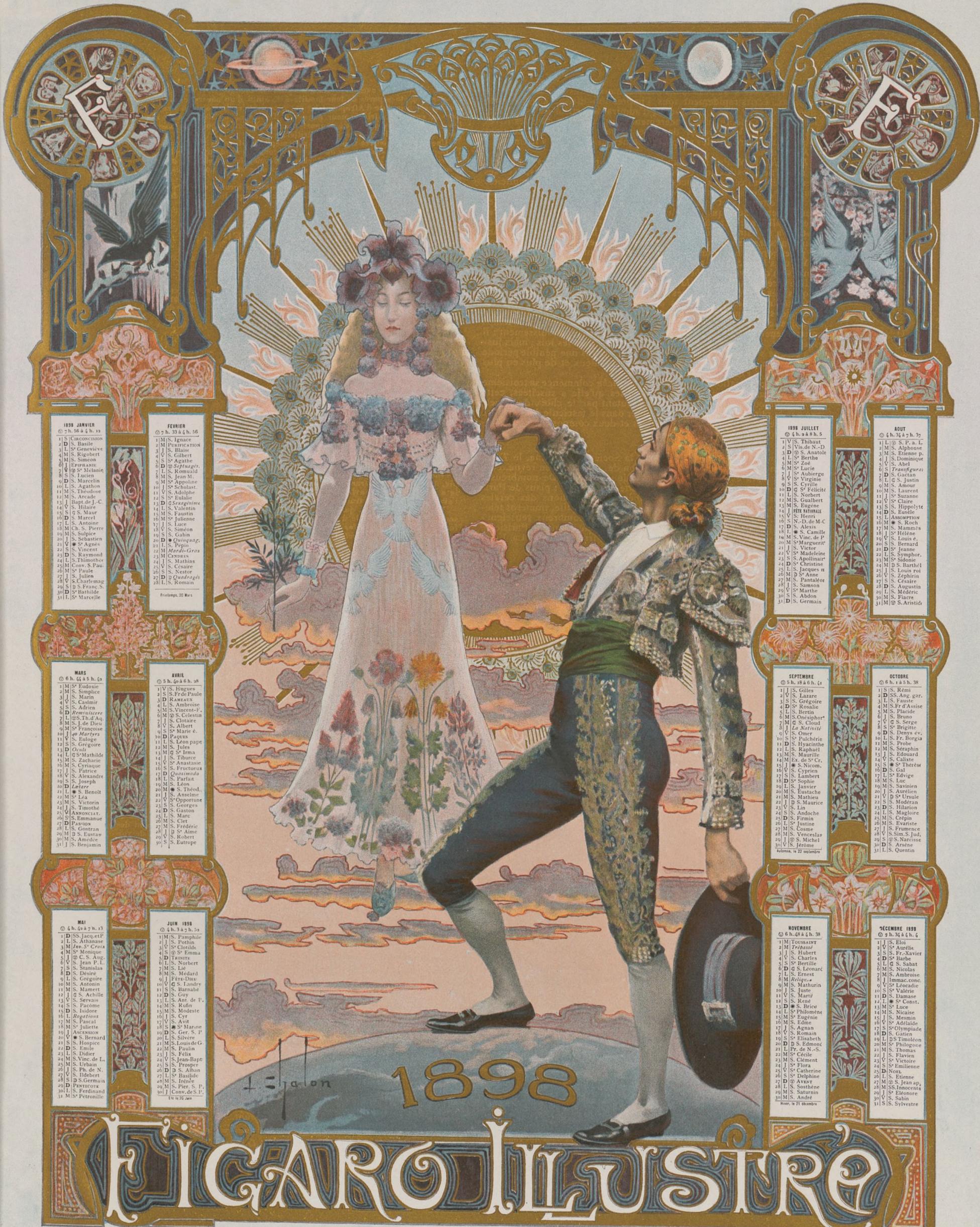
FRÉDÉRIC MASSON.

Les Livres

Aux jeunes hommes qui, à travers les plaisirs de leur âge, songent cependant à l'avenir, je ne saurais trop recommander la lecture des *Deracinés* de Maurice Barrès. C'est un jeune, lui aussi, qui leur parle le langage d'un frère aîné, ayant acquis avant eux l'expérience de la vie et subi la désillusion des hommes et des choses. La trame de ce livre est ingénieuse : l'auteur nous raconte l'odyssée de cinq ou six jeunes lorrains, élevés ensemble au lycée de Nancy et arrivant à Paris, vers 1878, avec le naïf espoir de conquérir le monde. La lutte pour la vie, à laquelle ils se livrent donne prétexte à Maurice Barrès de peindre encore une fois la tragi-comédie parlementaire, souvenir de son passage à la Chambre, les malpropétés de l'opportunisme, les pasquinades des réunions publiques. Tout cela dans une forme très littéraire avec une allure très élevée qui rappelle, par places, la haute sagesse des « *Années de Voyage* », de Wilhelm Meister. On y retrouve même la délicieuse Philine, sous les traits d'une séduisante Arménienne.

M. Georges Lecomte, avec *Les Valets* nous apporte encore une « contribution » émanant des jeunes générations, au dégoût que leur inspire le parlementarisme. Toutes les variétés de platitudes, de canailleries, de bassesses et d'ignorance que peut susciter cette institution, sont cruellement énumérées et décrites par M. Georges Lecomte. L'auteur a même poussé l'exactitude jusqu'à nous exhiber un type de politicien cynique et débauché, déshonorant la fille de son meilleur ami... Ce dernier trait est tellement ignoble que l'on est porté à croire que l'histoire est vraie.

Dans un volume intitulé : *Figures et Choses qui passaient*, la librairie Calman-Lévy a rassemblé un certain nombre de courtes œuvres



1898 JANVIER
 1 S. Circoucion
 2 S. Basile
 3 L. S. Genevieve
 4 M. S. Rigobert
 5 M. S. Simeon
 6 J. Epiphane
 7 S. Melanie
 8 S. Lucien
 9 S. Marcelin
 10 L. S. Agathon
 11 M. S. Thoulouze
 12 M. S. Arcade
 13 J. Bapt. de J.-C.
 14 S. Hilaire
 15 S. S. Maur
 16 D. S. Antoine
 17 L. S. Antoine
 18 M. S. S. Pierre
 19 M. S. Sulpice
 20 J. S. Sebastien
 21 V. S. Agnes
 22 S. Vincent
 23 D. S. Raymond
 24 L. S. Thimothee
 25 M. Conv. S. Paul
 26 M. S. Paul
 27 J. S. Julien
 28 V. S. Charlemagne
 29 S. S. Franc. S.
 30 S. Bathilde
 31 L. S. Marcellin

FEBVIER
 1 M. S. Ignace
 2 M. Purification
 3 L. S. Blaise
 4 V. S. Gilbert
 5 M. S. Agathe
 6 D. S. Hugues
 7 L. S. Romuald
 8 M. S. Jean M.
 9 M. S. Apolline
 10 J. S. Scholast.
 11 V. S. Adolphe
 12 S. Eulalie
 13 D. S. Gertrude
 14 L. S. Valentin
 15 M. S. Faustin
 16 M. S. Julienne
 17 M. S. Lucie
 18 V. S. Simeon
 19 D. S. Gabin
 20 S. S. Quirique
 21 L. S. Pepin
 22 M. S. Marthe
 23 M. S. Genes
 24 J. S. Mathias
 25 S. Césaire
 26 S. Nestor
 27 D. S. Quirique
 28 L. S. Romain

MARS
 1 M. S. Eudaise
 2 M. S. Simplic
 3 J. S. Marin
 4 V. S. Calixte
 5 S. S. Adrien
 6 D. S. Remigius
 7 L. S. T. d'Av.
 8 M. S. J. de Dieu
 9 M. S. Françoise
 10 J. S. Martyr
 11 V. S. Eulogie
 12 S. S. Gregoire
 13 D. S. Léon pape
 14 L. S. Mathilde
 15 M. S. Zacharie
 16 M. S. Cyrano
 17 J. S. Patrice
 18 V. S. Alexandre
 19 S. S. Joseph
 20 D. S. Lazare
 21 L. S. S. Benoit
 22 M. S. Léa
 23 M. S. Victorin
 24 J. S. Timothé
 25 V. S. Anthonis
 26 S. S. Emmanue
 27 D. S. Paschas
 28 L. S. Gontran
 29 M. S. Eustas
 30 M. S. Amédée
 31 J. S. Benjamin

AVRIL
 1 V. S. Hugues
 2 S. S. Erle Paule
 3 D. RAMEAUX
 4 L. S. Ambroise
 5 S. Vincens
 6 M. S. Celestin
 7 S. S. Clotaire
 8 S. Albert
 9 S. Marie é.
 10 D. PAGES
 11 L. S. Léon pape
 12 M. S. Jules
 13 M. S. Irma
 14 S. Thure
 15 V. S. Anastase
 16 S. Fructuos
 17 D. S. Quantin
 18 L. S. Parfait
 19 M. S. Léon
 20 S. S. Théod.
 21 J. S. Anselme
 22 V. S. Opportun
 23 S. S. Georges
 24 D. S. Gaston
 25 M. S. Marc
 26 S. S. Clot
 27 M. S. Frédéric
 28 J. S. Aime
 29 V. S. Robert
 30 S. Eutrope

MAI
 1 D. S. Jacquet
 2 L. S. Athanase
 3 M. S. Croix
 4 M. S. Monique
 5 J. S. C. S. Aug.
 6 V. S. Jean P. L.
 7 S. Stanislas
 8 M. S. Desire
 9 L. S. Gregoire
 10 M. S. Antonin
 11 M. S. Mamert
 12 J. S. Achille
 13 V. S. Servais
 14 S. Pacôme
 15 D. S. Isidore
 16 L. S. Rogation
 17 M. S. Pascal
 18 M. S. Juliette
 19 J. S. Accession
 20 V. S. Bernard
 21 S. S. Houspic
 22 D. S. Emile
 23 L. S. Didier
 24 M. S. Vinc. de L.
 25 S. Urbain
 26 J. S. Ph. de N.
 27 V. S. Ildobert
 28 D. S. Germain
 29 D. PENTECOTE
 30 L. S. Ferdinand
 31 M. S. Petronille

JUIN 1898
 1 M. S. Damphic
 2 S. S. Pothin
 3 S. S. Clotilde
 4 S. S. Emma
 5 D. TRINITE
 6 S. S. Norbert
 7 S. S. Loe
 8 M. S. Medard
 9 S. S. Fiers-Dux
 10 M. S. Landry
 11 S. S. Barnabé
 12 S. S. Guy
 13 S. S. Ant. de P.
 14 M. S. Rufin
 15 M. S. Modeste
 16 S. S. Cyr
 17 V. S. Avit
 18 S. S. Marin
 19 S. S. Ger. S. P.
 20 L. S. Silvere
 21 M. S. Louis de G.
 22 S. S. Paulin
 23 S. S. Felix
 24 S. S. Jean-Bapt.
 25 S. S. Proxer
 26 S. S. Alban
 27 S. S. Basilde
 28 S. S. Irénée
 29 M. S. Pier. S. P.
 30 Conv. de S. P.
 31 M. S. Petronille

1898 JUILLET
 1 V. S. Thibaut
 2 S. Vis. de N.-D.
 3 D. S. Anatole
 4 L. S. Berthe
 5 M. S. Zoé
 6 M. S. Lucie
 7 J. S. Aubierge
 8 V. S. Virginie
 9 S. S. Cyrille
 10 D. S. S. Felicité
 11 L. S. Norbert
 12 M. S. Gualbert
 13 M. S. Eugène
 14 J. S. Hippolyte
 15 V. S. Henri
 16 S. N.-D. de M.-C.
 17 D. S. Alexis
 18 L. S. S. Camille
 19 M. S. Vinc. de P.
 20 M. S. Marguerit
 21 J. S. Victor
 22 V. S. Madeleine
 23 S. S. Apollinar
 24 M. S. Christine
 25 L. S. Jacques n.
 26 M. S. Anne
 27 M. S. Pantaleon
 28 J. S. Samson
 29 S. S. Marthe
 30 S. S. Abdon
 31 D. S. Germain

AOUT
 1 L. S. S. P. a. L.
 2 M. S. Alphonse
 3 M. S. Etienne p.
 4 S. S. Dominique
 5 V. S. Abel
 6 S. S. Transfigur.
 7 S. S. Gaudin
 8 L. S. Justin
 9 S. S. Amour
 10 M. S. Laurent
 11 J. S. Suzanne
 12 M. S. Claire
 13 S. S. Hippolyte
 14 D. S. Eusébe
 15 V. S. Assommois
 16 M. S. Koch
 17 M. S. Mammès
 18 L. S. S. Camille
 19 V. S. Louis é.
 20 S. S. Bernard
 21 L. S. Symphon
 22 M. S. Sidonie
 23 M. S. Barthel
 24 S. S. Louis roi
 25 V. S. Zéphirin
 26 M. S. Hilariou
 27 S. S. Augustin
 28 L. S. Médéric
 29 S. S. Narsise
 30 S. S. Aristede

SEPTEMBRE
 1 L. S. Gilles
 2 V. S. Lazare
 3 S. S. Grégoire
 4 D. S. Rosalie
 5 S. S. Bertin
 6 M. S. Onésiphor
 7 M. S. S. Cloud
 8 L. S. Martinié
 9 S. S. Omers ev.
 10 S. S. Pulchérie
 11 D. S. Hyacinthe
 12 S. S. Raphaël
 13 M. S. Maurille
 14 M. S. de S. Cr.
 15 S. S. Nicom.
 16 V. S. Cyprien
 17 S. S. Lambert
 18 D. S. Sophie
 19 L. S. Janvier
 20 M. S. Eustache
 21 M. S. Mathieu
 22 J. S. Maurice
 23 M. S. Hilariou
 24 S. S. Andoche
 25 D. S. Firmin
 26 S. S. Justine
 27 M. S. Cosme
 28 M. S. Venceslas
 29 J. S. Michel
 30 S. S. Jérôme
 31 L. S. Jérôme

OCTOBRE
 1 L. S. Rémi
 2 D. S. Ang. gar.
 3 M. S. Fr d'Assise
 4 M. S. Placide
 5 J. S. Caliste
 6 V. S. Serge
 7 S. S. Denis ev.
 8 L. S. Fr. Borgia
 9 M. S. Proise
 10 L. S. Séraphin
 11 J. S. Edouard
 12 M. S. Jean
 13 S. S. Thierst
 14 D. S. Gal
 15 M. S. Luc
 16 M. S. Luc
 17 M. S. Luc
 18 M. S. Luc
 19 M. S. Luc
 20 M. S. Luc
 21 V. S. Ursule
 22 S. S. Modéran
 23 S. S. Hilariou
 24 L. S. Magloire
 25 M. S. Crépin
 26 M. S. Narsise
 27 J. S. Frumence
 28 S. S. Sim. S. Jud.
 29 S. S. Narcisse
 30 S. S. Arsène
 31 L. S. Quentin

NOVEMBRE
 1 M. TOUSSAINT
 2 M. S. Trésors
 3 S. S. Hubert
 4 V. S. Charles
 5 S. S. Bertille
 6 D. S. Leonart
 7 L. S. Ernest
 8 M. S. Relig.
 9 M. S. Mathurin
 10 S. S. Juste
 11 V. S. Marti
 12 S. S. René
 13 D. S. Bricé
 14 L. S. Philomène
 15 M. S. Eugénie
 16 M. S. Edme
 17 J. S. Agnan
 18 S. S. Romain
 19 S. S. Elisabeth
 20 D. S. Edmond
 21 L. S. de N.-S.
 22 M. S. Cécile
 23 M. S. Clément
 24 J. S. Flora
 25 V. S. Catherine
 26 S. S. Delphine
 27 D. S. Avast
 28 L. S. Sosthène
 29 M. S. Saturnin
 30 M. S. André
 31 M. S. Germain

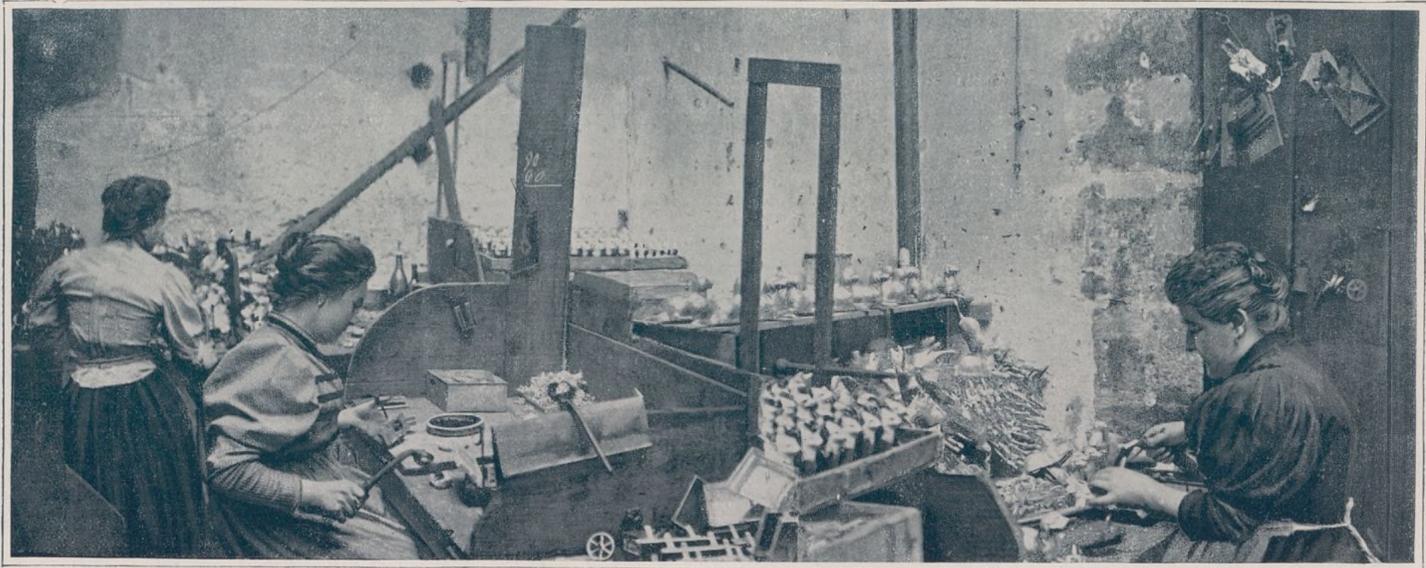
DÉCEMBRE 1898
 1 L. S. Eloi
 2 V. S. Auréli
 3 S. S. Fr. Xavier
 4 D. S. Harbe
 5 L. S. S. Sabat
 6 S. S. Nicolas
 7 M. S. Ambrose
 8 J. S. Immac. conc.
 9 S. S. Léocadie
 10 M. S. Valérie
 11 D. S. Damase
 12 M. S. S. Const.
 13 M. S. Luc
 14 M. S. Nicaise
 15 M. S. Mesmin
 16 V. S. Adélaïde
 17 S. S. Olympiade
 18 D. S. Gatien
 19 L. S. Timothéon
 20 M. S. Philogone
 21 M. S. Thomas
 22 S. S. Flavien
 23 V. S. Victoire
 24 S. S. Emilienne
 25 D. S. Noël
 26 L. S. Etienne
 27 M. S. Jean ap.
 28 M. S. Innocent
 29 S. S. Eloi
 30 M. S. Sabat
 31 S. S. Sylvestre

[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Copyright 1898 by Jean Boussoit, Manzi, Joyant & Co.



X. 1



SOUDEGE DES PATTES DE CHATS ET DE LAPINS

CHEZ LE BONHOMME NOËL

LE 23 décembre dernier, mon courrier, parmi beaucoup de notes de fournisseurs, contenait une petite enveloppe bleu ardoise d'une écriture très sympathique, bien que les lettres de la suscription eussent, les unes des bosses monstrueuses, les autres des ventres proéminents et qu'elles fussent reliées entre elles d'une façon peu orthodoxe. J'ouvre et je lis, non sans quelque étonnement :

« Mon cher oncle,
« D'abord nous
« t'embrassons de tout
« notre cœur. Ensuite
« nous t'aimons bien.
« Enfin, écoute : si tu
« es l'oncle bien gentil
« que tu dis, tu vas
« aller tout de suite,

« tout de suite, trouver le bonhomme Noël et tu lui demanderas si nous sommes sur la liste des enfants qui trouveront après-demain de très beaux jouets dans leurs souliers. Nous savons bien que le bonhomme Noël n'aime pas être dérangé, surtout en ce moment; mais comme tu es journaliste, tu sauras bien le forcer à te recevoir et à te répondre, et s'il refuse, eh bien, tu feras sur lui un article très méchant — pour lui apprendre. Voilà. Et quand tu l'auras vu, tu nous télégraphieras sa réponse, à moins que tu n'aimes mieux nous l'apporter

petite nièce et un petit neveu bien fin-de-siècle. Ils n'ignorent aucune des beautés de la vie moderne et sont parfaitement renseignés sur la toute-puissance de la presse. C'est égal; ils me donnent là un conseil qui n'est pas d'une moralité impeccable.

Enfin, je tâcherai de concilier les exigences de votre impatiente curiosité et celles de ma conscience puritaine. Je ferai l'impossible pour amener tout doucement le papa Noël à me confier ce que vous désirez savoir et n'aurai pas besoin de terroriser ce vieux fonctionnaire céleste en lui faisant redouter les foudres d'une virulente polémique de presse.

« Cocher! à l'heure! chez le bonhomme Noël!

— Le bonhomme Noël? Connais pas!

— Allons donc! vous ne connaissez que lui. Tout en haut! tout en haut de la butte! Rue de la Crèche!

— Rue de la Crèche! Pourquoi pas en Chine? En voilà du travail! Mon cheval crève en route, sûr!

— Allez! vieux bougon, en avant! Pourboire royal!

Cette exclamation astucieuse déride un peu le gros patapouf qui évasé sur le siège une de ces rotondités phénoménales dont certains automédons parisiens paraissent détenir le privilège. Il caresse du bout de son fouet l'échine piteuse de Cocotte et nous nous mettons à rouler, piano, piano, pianissimo, dans la direction du Montmartre cher à défunt Salis. « Qui va piano, va sano... » Ah! que nous allons sainement! Nous avançons évidemment, mais si peu! Arriverons-nous? arriverons-nous jamais?

Enfin, nous entrons dans la rue de la Crèche, une petite rue pas distinguée, aux pavés inégaux, et qui semble le rendez-vous favori de tous les cabots errants, barbets, bassets et épagnouls, du monticule. A droite, surgissant de terrains vagues, entourés de palissades que déshonorent encore des loques d'affiches électorales, une grande maison blanche de bonne mine. C'est là que, d'après le Bottin spécial où j'ai puisé mes renseignements, habite le bonhomme Noël.



COLORIAGE DES YEUX



FABRICATION DES CORPS

« toi-même, ce qui nous donnera l'occasion de t'embrasser comme nous t'aimons.

« Tes neveu et nièce dévoués.

« PIERRE ET MADELEINE. »

Vous voyez que mon petit neveu et ma petite nièce sont une



RÉUNION DES MEMBRES

Avant de sonner à la porte de la grande maison blanche, je prépare mon carnet d'interviewer, j'effile mon crayon, je rectifie le nœud de ma cravate; ces préparatifs terminés, j'appuie longuement mon index sur un bouton électrique.

Un petit monsieur, tout blanc, vient m'ouvrir. A son costume traditionnel, à la candeur de son sourire, à la pureté de



Firmin Foucissel

son regard et surtout (oh! surtout) aux deux ailes importantes qui lui permettent de s'éventer par derrière, je n'hésite pas à reconnaître un ange, l'ange portier.

chose de solennel et de pontifical qui est très caractéristique. Nous entrons dans une chambre très simple qui a toutes les apparences d'une salle de rédaction; une grande table en



PEINTURE DES JAMBES



PEINTURE DES MAINS

« Pardon, fais-je, n'est-ce point ici que demeure M. Noël, plus connu sous le nom de bonhomme Noël ?

— Parfaitement, me répond le petit monsieur tout blanc sans le moindre accent montmartrois.

— Vous seriez tout aimable de vouloir bien lui faire passer cette carte. Je suis rédacteur au *Figaro illustré*.

— Il vous recevra certainement, m'assure-t-on avec un sourire. Le *Figaro illustré* est de nos amis. Nous n'avons rien à lui refuser. Attendez un instant. Je vais prévenir le patron. »

Cet accueil cordial me fait bien augurer de ma démarche. Si le papa Noël est aussi avenant que ses subordonnés, je n'aurai à regretter ni mon temps ni mes énormes frais de déplacement.

Au bout de quelques instants, on m'introduit dans un vaste bureau encombré de paperasses; derrière la table apparaît une barbe, une barbe immense, fluviale, d'une blancheur éclatante; cette barbe rejoint une bonne grosse figure souriante où luisent des yeux très sympathiques. Cette barbe et cette figure doivent appartenir au bonhomme Noël.

« C'est vous, n'est-ce pas ?

— C'est moi, en effet.

— Ah! monsieur Noël, lui dis-je, permettez-moi de vous serrer la main. Il y a des années que j'ai la plus impérieuse envie de faire votre connaissance. Je suis positivement ravi que les exigences de mon métier m'aient conduit jusqu'à votre domicile et qu'il me soit enfin donné de contempler un personnage aussi universellement connu. Par exemple, à cette époque de l'année, vous devez être sur les dents.

— En effet, me répond le bonhomme avec une grosse voix pas farouche. Si la besogne n'était pas préparée depuis de longs mois, nous n'en viendrions jamais à bout. Mais vous désirez sans doute être mis au courant de notre organisation; je suis tout à votre service; suivez-moi. »

Je le remercie avec effusion de sa bonne grâce, qui est extrême, et je m'attache à ses pas. Debout, le bonhomme Noël est de moyenne stature, mais sa démarche a quelque

occupe le milieu; autour de cette table, de nombreux sièges, dont quelques-uns seulement sont occupés par de petits messieurs de tous points semblables à celui qui m'a introduit. Ils ont devant eux de larges feuilles de papier écolier sur lesquelles ils griffonnent avec rapidité. De temps à autre ils arrachent de leurs ailes une plume qu'ils taillent vivement et qu'ils trempent dans un encrier dont l'encre est incolore.

« Voici, dit le bonhomme Noël, la salle des anges rapporteurs. Ils sont une centaine affectés à ce service: mais, ainsi que vous pouvez le constater, il est rare qu'ils soient jamais à la fois plus d'une vingtaine réunis dans ce local. Les autres courent le monde à la recherche des documents, vont d'une maison à l'autre, écoutent aux portes, regardent aux fenêtres, s'attardent dans les antichambres, se cachent dans les rideaux des chambres à coucher, en un mot se livrent à des enquêtes très minutieuses sur la conduite des petits garçons et des petites filles que nous pourrions avoir à récompenser fin décembre.

Lorsqu'ils ont une ample moisson de notes, ils reviennent passer ici un jour ou deux afin de les classer; ils les consignent sur des fiches et constituent des dossiers qui sont indispensables, vous le comprenez,

à l'époque du réveillon. Ces anges, qui sont très bien appointés, ont évidemment le service le plus pénible; il en est qui, plusieurs fois par an, visitent l'Australie et le Kamtchatka, ce qui exige de sérieuses qualités d'endurance. — Vous le voyez, ils écrivent très rapidement, se servent, non de plumes d'oie, mais de leurs propres plumes qu'ils trempent dans une encre tellement sympathique qu'il suffit que quelqu'un rougisse dans la salle pour que les caractères en soient immédiatement apparents. »

Je dois avouer ici que pendant quelques secondes, pour satisfaire ma curiosité mise en éveil, je fis de violents efforts pour orner mon front d'une noble rougeur; mais hélas! en pure perte. Il y a long-

temps que je me suis fait un front qui ne sait plus rougir. Le bonhomme Noël me conduisit ensuite dans la salle des anges empaqueteurs. Je vis alors une quantité innombrable de



FABRICATION DES CORPS



ON PORTE LES TÊTES AU FOUR

PERÇAGE DES YEUX

poupées, de polichinelles, d'arlequins, de soldats de plomb, de lapins mécaniques et autres objets d'agrément. Des équipes très actives d'anges en font des petits paquets destinés à être placés dans les bottes masculines et les féminines bottines.

La salle voisine est occupée par les anges distributeurs; elle communique avec la précédente par un guichet à la surveillance duquel est préposé un ange particulier. C'est lui qui fait l'appel et qui désigne l'ange commissionnaire chargé d'aller porter tel jouet dans telle cheminée. Car les anges ne connaissent des villes que les toitures et ils ne désignent jamais une maison par le numéro de sa porte, mais bien par celui de sa cheminée. C'est ainsi que j'entends crier: « Une bergerie, petit Léonce, cheminée 6,006, l'ange Séphorien. » Et l'ange Séphorien s'empare du paquet, déploie ses ailes et file à toute vitesse, par la fenêtre, dans la direction de la cheminée 6,006.

« Avant de prendre congé de vous, cher monsieur Noël, me permettez-vous d'abuser outrageusement de votre complaisance? Vous me combleriez d'aise si vous vouliez bien consentir à commettre en ma faveur une petite, oh! une toute petite indiscretion. J'ai un neveu et une nièce, les jeunes Pierre, dit Pierrot, et Madeleine, dite Nez-en-l'Air. Je serais fort curieux de savoir si ces deux petites personnes se trouvent parmi vos lauréats, et dans ce cas, de quels jouets leurs escarpins seront gratifiés? — Rien n'est plus facile.

répond monsieur Noël. Passons dans la chambre aux dossiers. » Une grande pièce: des casiers, des papiers. Après quelques

« Le jeune Pierre, dit Pierrot, est un bon petit garçon, très sérieux, très travailleur, mais qui a la déplorable habitude de

faire des grimaces et des singeries insupportables. Enfin, pour cette année, on sera indulgent. Quant à Mademoiselle Madeleine, dite Nez-en-l'Air, comme c'est une très gentille petite fille dont personne n'a jamais eu à se plaindre, on lui donnera une poupée magnifique. »

Je me confondais déjà en remerciements variés quand le bonhomme ajouta: « Nos provisions de jouets sont épuisées; il faut que je descende en ville faire de nou-

veaux achats; si vous voulez m'accompagner, vous choisirez vous-même la poupée de Mademoiselle Madeleine, dite Nez-en-l'Air. » J'accepte avec joie, songeant qu'une jeune personne de cinq ans est tout de même singulièrement favorisée du ciel quand elle a le bonheur d'avoir un oncle journaliste.

Pendant que le bonhomme Noël endosse son large manteau de fourrure: « Je suis bien heureux, dis-je, de pouvoir vous conduire moi-même dans la maison où vous faites vos emplettes. J'ai justement, à la porte, un sapin des plus confortables, qui se fera un plaisir de véhiculer un fonctionnaire céleste de votre importance. »

Au milieu du chemin, le bonhomme Noël pousse une légère exclamation et me dit: « Avez-vous quelques heures disponibles? — Moi? Je suis libre comme l'air lui-même. Pourquoi? — Parce que, au lieu d'aller choisir dans un magasin de jouets une poupée toute faite pour votre petite nièce, nous pourrions en faire fabriquer une dernière, un bébé extraordinaire qui parle

l'anglais, le russe, l'espagnol beaucoup mieux que moi et probablement que vous, et qui chante la romance à ravir. Accom-



L'ATELIER DES PERRUQUES



LA PRISURE



VERNISSAGE DES TOITS DE WAGONS



L'ATELIER DE CORDONNERIE

recherches, le bonhomme, d'une pile compacte extrait deux dossiers qu'il feuillette d'un doigt volubile. Puis il dit:

« Pagnez-moi dans la banlieue de Paris; je vais vous faire assister à un spectacle curieux.



Ayuntamiento de Madrid

Après deux heures de tangage, nous débarquons devant d'immenses bâtiments où l'on nous fait pénétrer en nous prodiguant

ces têtes si chères ; nous voyons pétrir des bras, des jambes, des troncs ; puis, nous nous intéressons au travail curieux de la



LE BÉBÉ COMPLET



L'ESSAYEUR DE CHATS

les marques du plus profond respect. Le bonhomme Noël est l'objet d'une vénération spéciale. Il fait connaître son désir ; on s'empresse. Je vais donc voir fabriquer la poupée extraordinaire dont les charmes enlumés feront les beaux jours et les belles nuits (car elle en rêvera !) de la petite Nez-en-l'Air.

Nous pénétrons d'abord dans un atelier où des demoiselles très avenantes et très empressées préparent pour la cuisson des têtes en kaolin qui seront plus tard les chefs prétentieux de ces grandes dames, les poupées. Puis, devant nous, on les place sur une *gazette*, sorte de tamis en terre qu'on va porter dans un immense four, où elles cuiront pendant vingt-sept heures. Saint Laurent lui-même n'eût pas fourni pareil record ! Cela fait, on les laissera refroidir et on les travaillera dans l'atelier voisin.

Là, des demoiselles non moins charmantes procèdent à la décoration des têtes. Elles les enduisent de rose et leur dessinent de belles pommettes, d'élégants sourcils, des lèvres souriantes et des narines sensuelles. Car nos poupées ne sont pas de bois ! Ce sont déjà de très jolies têtes, mais à qui il manque l'essentiel : les yeux. Heureusement, d'autres jeunes personnes s'appliquent à ce travail délicat, et lorsque les têtes ont passé par leurs mains industrielles, ce sont des têtes vivantes, expressives, qui regardent et vont causer.

Par exemple, elles sont encore horriblement chauves. Le papa Noël et moi, que cette difformité gêne, nous dépêchons de pénétrer dans la salle où l'on fabrique les chevelures de ces fillettes. Je choisis, pour la poupée de Madeleine, une admirable perruque dont la vue eût fait tressaillir d'aise le cœur de Louis XIV lui-même. Pendant ce temps, je pense, non sans frémir, que la tête de cette prestigieuse poupée rôtit dans le four formidable. Brrr ! vingt-sept heures de supplice !

Nous continuons notre voyage à travers les salles bourdonnantes. Ici nous assistons à la naissance des corps qui recevront

peinture des divers membres ; enfin, nous pénétrons dans l'atelier où on les assemble ; sur la table, un torse inachevé, que je choisis pour la poupée mirifique de ma petite Nez-en-l'Air.

Quand elle sera prête, on la lingera, et elle passera dans une salle où les bébés perruqués et chemisés attendent leur tour d'habillage. Enfin, lorsqu'elle sera vêtue d'étoffes miraculeuses et chaussée comme Cendrillon elle partira pour la cheminée de Mademoiselle ma nièce sans faire un stage humiliant dans le magasin où le public est admis à faire son choix parmi ces reines de vitrine.

On me promet que la poupée sera soignée entre toutes. J'exprime au bonhomme Noël toute ma reconnaissance pour l'intérêt qu'il m'a témoigné et le somptueux cadeau qu'il destine à Madeleine. Mais au moment de le quitter définitivement, un remords me prend. Et Pierre ! sera-t-il sacrifié dans

cette distribution généreuse ? Je soumets timidement au bonhomme Noël ma réclamation : il sourit. Monsieur Pierre, je crois que j'ai gagné aussi votre procès !

Nous roulons, en effet, vers une nouvelle manufacture, où nous verrons confectionner, pour le petit Pierre, des chats et des lapins mécaniques. Nous nous amuserons d'un petit garçon qui, sur une table encombrée de matous très sages, éprouve leurs aptitudes locomotrices, et, pour cette raison, mérite le titre pompeux d'*Essayeur de chats*. Enfin, l'art des jouets n'aura plus pour moi de secrets, et si quelque jour la profession de journaliste me paraissait manquer de charmes, je n'hésiterais pas à me proposer comme fabricant de joujoux et fournisseur ordinaire de Sa Majesté le B. Noël.

J'ai quitté tout de même (les meilleures choses ont une fin !) l'illustre personnage, et je crois que nous nous sommes séparés fort satisfaits l'un de l'autre. Il est retourné rue de la Crèche ; moi, j'ai été abuser lâchement de l'enthousiasme reconnaissant de Madeleine et de Pierre, et me faire embrasser par eux de la façon la plus tendrement intéressée.



LA PRÉSENTATION AU PUBLIC





Ayuntamiento de Madrid

La Leçon des Enfants

Dis! papa: tu viendras tantôt? — Oui, Madeleine. —
Quand? — Dans une heure. Adieu, pars vite. Miss
Nelly s'impatiente. »

En effet, la vieille gouvernante avait surgi au seuil du salon, rigide, ennuyée de l'attente, un pli, comme d'une réprimande contenue, soulignant sa froide bouche d'Anglaise aux longues dents. Elle était chargée de raquettes, de balles, de livres d'images, tout un bagage que la fillette voulait emporter chaque jour, quand elle allait, autour des pelouses de la Muette, se promener, jouer, prendre l'air, se distraire de la monotone demeure.

Elle embrassa encore une fois son père. Un instant après, la porte claqua; et le petit hôtel du boulevard Beauséjour retomba à un grand silence de mélancolie. C'était bien la maison du Veuf! Voilà deux ans que la mort était entrée là, brusquement, ruinant l'amour, le bonheur, tant de choses frêles et rares qui s'y étaient tissées entre deux cœurs. Aujourd'hui, Savinien se sentait dépareillé. Il errait de chambre en chambre comme s'il se cherchait. C'était vraiment la moitié de lui-même qui était perdue à jamais. Comment vivre ainsi? Certes, il n'en aurait pas eu la force sans la présence de cette enfant pour qui son grand amour conjugal se dédoublait. Il fut lui-même le père et la mère de Madeleine. Il avait promis à la mourante de se vouer à l'enfant uniquement.

Maintenant elle avait six ans. Si délicieuse, avec ses cheveux de lune, d'un jaune où il aurait plu un peu de cendre. Des yeux trop grands. Une allure déjà grave et presque d'une grande personne. Était-ce à cause du foyer morose et de se sentir confusément orpheline? Non! la mort n'avait laissé aucune trace profonde dans sa mémoire. Les reflets durent peu dans cette eau impressionnable d'une âme d'enfant. Elle se rappelait tout au plus qu'un jour où il faisait du soleil il y avait eu de grandes draperies noires à la porte et beaucoup de fleurs. Elle n'avait pas compris pourquoi tout ce noir et toutes ces fleurs. Savinien aurait aimé qu'elle se ressouvint de sa mère, qu'ils pussent la pleurer ensemble. Il lui en parlait



chaque jour, expliquait comment elle était, son physique, ses robes, ses manières, que l'enfant, peut-être, se remémorerait tout à coup. Aucune trace. Il insistait, assurait qu'elle n'était qu'en voyage, aimait encore Madeleine et allait revenir. Ainsi il se leurrait un peu lui-même...

Donc Madeleine était d'une gravité précoce, mais non pas à cause des tristes souvenirs sans cesse évoqués, qu'elle ne comprenait pas. Peut-être la faute en était-elle à miss Nelly, sa vieille gouvernante, aux gestes secs, aux yeux puritains? Savinien y songea, au moment où elle venait de sortir avec l'enfant. Certes, un visage riant de gouvernante jeune aurait mieux disposé à la joie la petite Madeleine, trop pensive. Aujourd'hui surtout, elle avait paru, au départ, comme tout à coup mise à l'ombre, comme une colombe au porche d'une église et qui a sur elle toute l'ombre de la tour.

Mais du moins miss Nelly était la gardienne sûre. Nul accident à craindre. Aucune aventure possible: rencontres, rendez-vous, négligences, intrigues où les enfants sont exposés au pire. Ici la pleine sécurité. Pourtant le veuf était si craintif pour son trésor que, malgré une confiance toute justifiée dans la vieille gouvernante, il ne manquait pas un jour d'aller quand même la surveiller, vers les pelouses et les avenues où elle conduisait Madeleine quotidiennement. Il les rejoignait; il s'assurait que la fillette n'avait pas fait de chute ni pris froid; il cherchait à la faire jouer avec d'autres enfants, car elle était trop sérieuse vraiment, s'ennuyait d'être toujours seule, regardait avec envie les bandes nombreuses qui mêlaient des jeux et des rondes.

Ce jour-là encore, le veuf venait de promettre à Madeleine qu'il viendrait bientôt, dans une heure, car il désirait, auparavant, rester un peu avec lui-même, avec ses souvenirs et son chagrin inapaisé, penser au passé et pleurer sur son cœur qui était froid comme une pierre sous laquelle il y a une morte.

...
Madeleine, un jour, ne fut plus seule. Elle avait trouvé un compagnon de jeux. C'était un petit garçon qui, comme elle, arrivait tous les jours, aux mêmes heures, sous les vieux arbres de la Muette. Désormais elle ne se mit plus en retard pour sortir. Miss Nelly n'eut plus à s'impatienter, à contenir, par un pli au coin de la bouche, son envie de réprimandes. Madeleine, sitôt après le déjeuner, se laissait bénévolement habiller, hâtait les préparatifs, bousculait miss Nelly, abrégait les adieux et le baiser auprès de son père.

« Tu es si pressée, Madeleine? — Oui, Théo m'attend... »

Théo? Savinien connaissait bien le petit personnage nouveau qui était entré dans sa vie, en entrant dans la vie de Madeleine. La fillette, à présent, n'était plus trop pensive. Elle n'avait plus l'air d'avoir les yeux trop grands. Elle riait, jouait, gaminait, un peu délurée même, évidemment influencée par son petit ami qu'elle admirait et dont elle parlait sans cesse avec exaltation. Une coquetterie, presque de femme, lui était venue, depuis qu'elle avait fait la connaissance de Théo. Chaque jour, elle voulut mettre ses robes du dimanche. C'était, avant toutes les sorties, un long conflit avec miss Nelly, qui refusait, des scènes et des larmes. Elle se regardait souvent dans les miroirs, s'attachait quelque ruban comme au hasard.

Savinien épiait tout le gentil manège, mouvement de l'instinct éternel, enfantine ébauche de l'amour... En la voyant sortir, pomponnée, heureuse, frémissante, il ne pouvait s'empêcher de dire: « Elle va comme à un rendez-vous! »

Alors, il songeait à lui-même, aux émois pareils quand naguère, il allait voir la mère de Madeleine, qui lui ressemblait. Les souvenirs amers revinrent. Le Veuf se retrouva plus seul, après ces départs extasiés de la fillette, et plus endolori, puisqu'elle lui avait rapporté en petit l'image de son passé.

Jusqu'ici il n'avait pas vu encore ce Théo dont Madeleine s'occupait sans cesse. Elle en parlait comme de quelqu'un qui serait né avec elle. Elle le tutoyait. Elle l'appelait

par ce petit nom familier, abréviation d'on ne sait quel autre : Théophile, Théodore, Théodule, qu'elle ignorait, ainsi que son nom de famille. Théo ! c'était assez pour elle : un joli nom ! bref, et qui jaillit, un nom qui ricoche ! Un nom qui se hèle lui-même et se fait écho : Théo ! On entendait souvent le nom tendre fuser dans le silence du petit hôtel. Madeleine se le répétait à elle-même, le mêlait à ses chansons. Et elle racontait interminablement à son père, au retour des promenades ou le soir, ce que Théo avait dit, les jouets qu'il possédait, les histoires qu'il savait sur Ali-Baba et Jeanne d'Arc.

Savinien, quand il allait rejoindre, chaque jour, miss Nelly

et Madeleine, arrivait d'ordinaire vers le déclin de l'après-midi. A cette heure-là, Théo était déjà parti. Il rentrait plus tôt. C'est ainsi que le veuf ne l'avait pas encore rencontré. A force d'en entendre parler, il eut la curiosité de le voir. Un jour, il alla moins tard. De loin, il aperçut Madeleine et Théo, debout, près de leurs gouvernantes assises, qui feuilletaient un grand livre d'images. Les pelouses de la Muette étaient pleines d'enfants qui jouaient, couraient, criaient, se renvoyaient des balles et des volants, enguirlandaient des rondes. Madeleine, apercevant son père, accourut. Elle amenait Théo par la main. C'était un délicieux garçonnet, très brun, avec une chevelure tumul-



tueuse, mais disciplinée, aux souples mouvements d'étoffe autour de sa tête. Un teint mat ; des yeux clairs, toute une lumière d'intelligence ruisselant. Elle avait bon goût, Madeleine ! Théo salua, donna la main, très distingué, un peu cérémonieux.

« Et vous êtes toujours à deux ? demanda le père.

— Oui, monsieur.

— Et vous ne jouez jamais avec ces autres enfants ?

— On ne me les a pas présentés. »

Savinien demeura rêveur. Ce mot d'enfant moderne l'ahurit un peu. Mais étaient-ils encore des enfants ? Créatures de luxe et de serre-chaude, fleurs hâtives qui vite dépassent leur âge ! Il les regardait en ce moment, graves comme un jeune couple. Ils avaient repris le livre d'images. Ils rentrèrent dans le rêve, sans goût pour le jeu, qui est la forme enfantine de l'Action. Puis leurs yeux quittèrent le livre, bientôt leurs mains. Le livre tomba. Ils suivirent leurs pensées. Savinien épiait. Il s'était assis à quelques pas. Les enfants causèrent à mi-voix, si absorbés qu'ils ne songèrent même pas qu'on pût les entendre et se creurent seuls.

Théo disait : « Madeleine, c'est ton père ? ce monsieur ? — Oui, Théo. — Tu l'aimes bien, ton père ? — Oh ! oui ! — Pourquoi l'aimes-tu ? — Parce qu'il est gentil. — Qu'est-ce qu'il fait pour être gentil ? — Il me donne toujours des jouets, des gâteaux. Il m'achète de belles robes. Il me raconte des histoires. Il me prend sur ses genoux. Il vient m'embrasser dans mon lit, quand on me couche. Et puis il m'aime, il me le dit... »

Théo écoutait, pensif, les yeux ailleurs, regardant au loin, comme pour chercher, au bout des longues avenues, quelqu'un qui ne viendrait jamais.

Madeleine interrogea : « Et toi, Théo, ton père est gentil aussi ? »

Le garçonnet répondit, un peu triste et gêné, mais d'un ton qui voulait reprendre assurance : « Père est en voyage ; je ne l'ai jamais vu encore, mais il va revenir. — Tiens, c'est comme mère, dit Madeleine. Moi, c'est mère qui est en voyage. »

Le Veuf, à quelques pas, écoutait, le cœur meurtri, suspendu à ces lèvres ingénues qui venaient de se mettre à avoisiner la mort. Le même doux mensonge les leurrait. Ainsi, Théo aussi,

avait grandi dans un foyer dépareillé ! Cette similitude fut sans doute la cause secrète qui les lia. Ils se rapprochèrent de se ressembler, d'être autrement que tous ces enfants heureux qui ont leurs père et mère, vivent dans l'un et l'autre, comme un lustre entre deux miroirs... Mélancolie des enfances à qui manque un des deux. Cela fait pour ainsi dire une enfance infirme, une enfance *qui boite*.

Théo et Madeleine venaient de comprendre un peu pourquoi ils étaient plus graves, n'aimaient pas le jeu, ne se mêlaient pas aux cris et aux rondes des autres enfants. Ils n'étaient pas comme les autres ; et tous les deux se trouvaient dans le même cas. Un grand désir de revoir le père et la mère inconnus dont on leur avait promis le retour, tout à coup les hanta en même temps. Ils avaient rouvert le livre d'images. Mais ils ne regardèrent rien ; leurs doigts tournèrent machinalement les pages. Chacun suivait son idée. A la fin, Théo dit : « Je voudrais avoir un père, comme toi. »

Et Madeleine, qui avait suivi un chemin parallèle de réflexions, songeant à la mère de Théo, qu'elle avait vue parfois, si belle, avec des toilettes claires, telles que dans les contes de fées, et une figure qui souriait comme la lune, soupira à son tour d'une petite voix d'élégie : « Je voudrais avoir une mère, comme toi ! »

Le veuf écoutait, remué jusqu'au fond de l'âme, jusqu'au fond de sa douleur. Les deux enfants devinrent très tristes. L'instinct explique tout. Ils avaient compris d'eux-mêmes, en s'aidant l'un l'autre — avec leurs deux petites lumières d'intelligence qui, jointes, avaient fait une clarté suffisante — le noir mystère et l'absence. Dans cette lueur, ils virent clair, à la même minute. Ils aperçurent deux visages inconnus dont ils étaient orphelins. Et conscients que les visages ne s'en reviendraient jamais de ce voyage dans les ténèbres, les enfants se mirent à pleurer.

Quand Savinien, trop meurtri et déchiré, s'approcha d'eux pour emmener Madeleine, il vit dans leurs yeux de grandes larmes qui se suivaient, roulaient sur les joues fraîches, tombaient à terre — couronnes de perles tièdes que le vent emporta ensemble sur les deux tombes, ignorées l'une de l'autre.

C'était l'heure du retour... Miss Nelly assembla les raquettes, les livres, les jeux inutiles. Madeleine embrassa Théo, renouvela maints adieux, puis s'en alla, tenue par la main, avec sa gouvernante, tandis que Théo, qui s'était attardé, s'achemina avec la sienne. Et de temps en temps, ils se retournaient, se regardaient encore — s'aimant mieux d'avoir pleuré ensemble.

Quant au veuf, tout repris à son deuil, à sa douleur que la conversation des enfants fit comme nouvelle, il s'enfonça dans

le Bois, vers les avenues solitaires, au-dessus desquelles la nuit montait, roulait des crêpes sur les chairs roses du ciel.

Madeleine parlait sans cesse de Théo. Le joli nom qui ricoche et bifurque comme l'écho de lui-même, sembla bientôt s'acclimater dans l'hôtel silencieux du boulevard Beauséjour. On aurait dit que le petit garçon y habitait un peu. Son nom y était devenu familier à tous. Il faisait partie de la famille. Cha-



cun en parlait, s'intéressait à lui. Madeleine racontait tout de lui à son père, ce qu'il avait dit et fait, quels jeux il avait reçus, quelles personnes il fréquentait, ses livres et ses costumes. Savinien connut aussi toute la vie de chez lui, l'hôtel qu'il habitait avec sa mère dans les environs, à la villa Montmorency, avec les moindres détails, les domestiques, les meubles, les noms des chiens. Vie en reflets! Madeleine servait de miroir; et il y voyait, répercutée, toute une existence parallèle d'un autre foyer dépareillé où c'était la mère qui avait survécu et élevait un orphelin. Cette mère, il la connut aussi, presque, mais aussi à l'état de reflet, dans une glace, de quelqu'un qui est encore invisible. Madeleine parlait souvent de la mère de Théo, qui l'aimait bien, la caressait, lui donnait des bonbons et des jouets quand elle arrivait, certains jours, avec son petit garçon, s'asseyait sous les arbres et les regardait jouer. Et elle en parlait avec exaltation. Le veuf se rappelait son aveu dans la conversation des enfants qu'il avait surprise: « Je voudrais avoir une mère, comme toi! »

Elle admirait et vantait ses belles toilettes, qui étaient comme les robes couleur du temps des contes de fées. C'est donc que la veuve s'habillait en clair.

Alors, pensait Savinien, son veuvage n'est pas récent, ni inconsolable sans doute, car celles qu'un grand amour a brisées, en les laissant solitaires, ne se soucient plus que d'un deuil sans fin et de crêpes éternels entre elles et la vie. Grâce au babil incessant de Madeleine, cette inconnue en était arrivée, aussi bien que Théo, à faire partie de la maison. On connaissait son nom d'une jolie euphonie: Madame Chenée. On en parlait, on s'informait d'elle, on savait ses absences, ses plaisirs, sa santé.

Un jour que le veuf était allé, un peu plus tôt que de coutume, rejoindre Madeleine à la Muette, il la connut en personne; toute jeune encore, bien que Théo eût six ans aussi, le même âge que Madeleine. C'était presque un peu anormal, cette si jeune mère, qui avait la grâce d'une sœur aînée. Elle était occupée à causer avec Madeleine et Théo, qui l'entouraient. Un livre d'images reposait sur ses genoux, qu'elle leur commentait, sans doute, de féériques récits. Les enfants ne bougeaient pas. Ils avaient l'air de se partager le trésor de la belle histoire. Groupe colorié dans le soleil, calme tableau de jeunesse et de vie!

Le veuf ne put éviter de s'approcher; il remercia Madame Chenée: « Vous êtes trop bonne pour Madeleine! »

Théo, qui s'était avancé, lui tendit la main, d'une allure aisée et franche. Savinien lui tapota les joues, amicalement, touché par la bonne grâce, la distinction fine, la tendresse douce du petit garçon, reconnaissant de l'embellie qu'il fit soudain dans la vie isolée de Madeleine.

« Ils s'aiment tant! » intervint la mère. Et les deux enfants, heureux de se sentir ensemble, heureux que leurs parents maintenant fussent aussi ensemble, se prirent les mains, s'embrassèrent en une étreinte gauche et sincère.

Le veuf, par discrétion, ne prolongea pas l'entretien. Au bout d'un instant, il prit congé, emmena Madeleine. La fillette, un peu triste de partir, rentra, aux côtés de son père. Elle ne parlait pas, semblait réfléchir à des choses très profondes, avait un air extasié et comme le reflet, sur son joli visage, d'une lumière intérieure, d'un nouveau bonheur qui était né en elle. Enfin, après un silence, dévisageant son père, elle demanda: « Dis? Est-ce que toi aussi tu aimes la mère de Théo? »

Une grande contrariété arriva. Miss Nelly avait reçu une lettre d'Angleterre. Elle était rappelée auprès de sa mère, à cause du mariage d'une plus jeune sœur qui, jusqu'ici, vécut avec elle, dirigea son ménage. Savinien en fut très ennuyé. La gouvernante qui l'avait remplacée ne lui offrait plus du tout la même sécurité. Où retrouver jamais la vigilance un peu austère, mais si sûre, de miss Nelly? Plus que jamais il s'astreignit lui-même à une surveillance étroite. Il sortit plus tôt, chaque après-midi, pour vérifier si on conduisait Madeleine vers les pelouses baignées de grand air, à l'abri du danger des voitures, où elle avait coutume de se promener et de jouer. Ainsi il rencontra souvent maintenant Madame Chenée. Une intimité s'établit. Leur destinée semblable les rapprochait. Ils se racontèrent leur vie l'un à l'autre. Mais ils n'étaient pareils qu'en apparence. La mère de Théo était devenue veuve tout de suite, après deux ans de mariage, et d'un mariage accepté à dix-sept ans, sans savoir, sans volonté ni amour, uniquement parce qu'on l'avait demandée en mariage et que ses parents acquiescèrent. C'était aujourd'hui

d'hui comme une parenthèse dans sa vie, un souvenir déjà vague de deux années brèves avec quelqu'un qu'elle se rappelait comme le compagnon d'un voyage qui fut souvent morose. Est-ce que vraiment le mariage pouvait être une autre chose ? Madame Chenée s'étonnait, comme d'une invraisemblable aventure, de l'amour que lui peignait Savinien en évoquant ses années de bonheur, de passion mutuelle et jamais assagie, son veuvage inconsolable et toujours hanté par la morte. C'était une douceur pour lui de pouvoir maintenant en causer avec quelqu'un. Jamais il n'aurait supporté la vie sans Madeleine, pour qui il avait promis de se dévouer exclusivement. Pauvre fillette, trop pensif, déjà pensif comme était sa mère. Heureusement qu'elle avait rencontré Théo. Il lui avait appris à jouer, à être enfant, à être heureuse.

Le veuf et la veuve étaient toujours ramenés à leurs enfants. Ils s'intéressaient inépuisablement à en parler. Ils se racontaient leurs caractères, leurs âmes, leurs mots drôles ou tendres. Un jour, Savinien cita le dernier mot de Madeleine. Elle avait demandé très gravement :

« Père, est-ce que je suis déjà mariée avec Théo ? »

Et ils firent de la psychologie sur cette tendresse de leurs enfants l'un pour l'autre, qui était vraiment un amour en miniature.

Savinien observa : « Les enfants contiennent tout en puissance. Pourquoi ne seraient-ils pas des amoureux très épris et très fervents ? Ils ont entre eux des préférences. Ils se choisissent. Les fillettes aiment mieux les garçons, et réciproquement. Et ils se comportent différemment qu'entre enfants du même sexe. Leur esprit d'imitation y est pour une part, mais aussi l'instinct... »

Madame Chenée écoutait, un peu songeuse. Elle ajouta : « Evidemment. C'est pourquoi il y a aussi des petites filles qui sont de vraies mères pour leurs poupées. »

Tous les deux, se reportant alors à leurs enfants, s'attendrèrent. Ils se firent l'effet d'être rapprochés par un lien de famille, d'être les parents d'un jeune couple, comme si, selon le mot rapporté, Madeleine était déjà mariée avec Théo.

* * *

Un jour, Savinien éprouva une imprévue alerte. Il était sorti une heure après le départ de Madeleine, inquiet plus encore maintenant de la rejoindre vite et de la savoir en sûreté, à cause de la nouvelle gouvernante, plus jeune que miss Nelly et qui lui inspirait une moindre confiance. Or, en arrivant aux pelouses de la Muette où elles avaient coutume de s'arrêter, il ne les trouva point. Il chercha d'arbre en arbre et aussi derrière le kiosque des concerts militaires, et plus loin vers les avenues du Bois. Décidément, elles n'étaient pas là. Par malheur, Théo et sa gouvernante, auprès de qui il aurait pu se renseigner et s'éclaircir, étaient absents ce jour-là. Une vive alarme s'empara du veuf. Qu'était devenue Madeleine ? Quel malheur avait pu arriver ? Où s'en était-elle allée avec cette gouvernante décidément trop évaporée ? Le veuf fut pris d'une grande inquiétude... Un remords l'assaillit. Il lui sembla que le visage de la morte se levait, assomption de lune en larmes, parmi les branches. De muets reproches l'accablèrent. Il n'avait pas veillé assez sur

l'enfant ! Il ne s'y était pas dévoué exclusivement comme il avait promis à la mère moribonde. Madeleine ! Madeleine ! Il appela tout haut la disparue comme pour la rappeler d'un danger, l'exorciser d'un maléfice dont elle serait menacée. Nul écho ne répondit. Bientôt il s'affola. Une terreur panique, irraisonnée et grandissante, l'envahit. L'incertitude lui fut le plus intolérable. Il voulut se rassurer à tout prix et de suite. Mais où et auprès de qui ? Dans son désespoir, il songea que Théo était venu peut-être un moment se promener et jouer par-là. Par lui ou par sa gouvernante, ou par Madame Chenée si elle avait accompagné l'enfant, il apprendrait sans doute quelque chose, une piste, un indice. Trop inquiet décidément,

il résolut d'aller se renseigner dans la demeure de l'ami de Madeleine, le petit hôtel de la villa Montmorency, tout voisin.

D'un trait, Savinien se dirigea de ce côté. La peur supprime toutes les réflexions. Il ne songea même pas au manque de discrétion de cette visite inopinée chez Madame Chenée. D'ailleurs elle l'avait souvent invité à venir la voir. Et puis elle comprendrait. Elle aimait aussi Madeleine. Elle était bonne, d'une bonté d'âme très fine et sincère. Vis-à-vis de lui-même elle fut souvent bonne, quand ils causaient ensemble, certains après-midi, sous les grands arbres, et qu'elle répandait des paroles de guérison en lui, des baumes affectueux, un espoir dans la vie et les recommencements. En arrivant près de la villa, il fut tout débarrassé de ses scrupules. Il n'avait plus qu'une angoissante inquiétude, le cœur lui battant à coups précipités, à cette minute où il allait savoir. Ayant sonné, la porte s'ouvrit bientôt et, avant qu'il eût rien demandé, une immense joie tout à coup l'entoura comme une caresse et une musique. La voix de Madeleine avait retenti jusqu'à lui, venant du fond du jardin à travers le corridor et le salon dont les portes et fenêtres étaient large ouvertes en cette tiède journée de printemps. Un moment après, Madame Chenée vint à sa rencontre. Elle s'excusa. C'est elle qui avait ramené Madeleine avec Théo, dont c'était le jour de naissance. Ils avaient goûté ensemble. Maintenant ils étaient là-bas, dans les allées, parmi les jeunes roses, qui leur ressemblaient. Le père et la mère allèrent s'asseoir dans le coquet salon, où des tapisseries mettaient un autre jardin, artificiel et calme, qui s'agrandissait dans les glaces. Les croisées surplombaient. Le jardin était un peu en contre-bas. Les enfants jouaient, sans voir, sans être vus, masqués par les massifs, les hauts rhododendrons, les bosquets de lilas aux grappes comme des hochets par-dessus leurs têtes, comme l'emblème de leur petite enfance qui déjà s'éloignait. Le joli jardin ! Eden minuscule ! On l'aurait dit complice et tentateur. Il semblait avoir été fait exprès à la mesure du petit amour de Madeleine et de Théo. Paradis tout conforme à leur idylle enfantine. Aujourd'hui encore ils s'aimaient. La veuve et le veuf regardaient par les fenêtres ouvertes. Ah ! que c'était drôle ! On aurait vraiment dit des amoureux ! Eux aussi, ils parlaient bas, chuchotaient, comme pour mieux ne se donner que l'un à l'autre les prémices de leurs cœurs, et jaloux même de l'air. Ils se tenaient les mains, marchaient enlacés, se baisaient aux joues tendrement. Par moments, leur tendresse



devenait plus grave. Théo prenait la poupée de Madeleine, habillée de soie aussi éclatante que les roses et le soleil; il la plaçait entre eux deux sur le gravier de l'allée. Ensemble ils donnaient la main à la poupée et, très sérieux, faisaient semblant de lui apprendre à marcher. Ils l'interpellaient, la grondaient, la cajolaient, simulaient qu'elle était leur enfant. Puis les caresses, les baisers reprirent entre eux. Couple enfantin et adorable qui offrait ainsi le tableau en raccourci de l'éternelle Passion et, sans le savoir, donnait comme une leçon d'amour.

Dans le salon, Madame Chenée et Savinien regardaient, écoutaient. La veuve semblait un peu énervée. Elle parlait peu. Sa voix devint plus tiède, ses joues plus roses. Par moments, elle tourna les yeux du côté du veuf, sans rien dire, avec l'air de vouloir dire quelque chose qu'elle ne dit pas. Le silence pesait. Ils sentirent presque une gêne d'être ensemble. Madame Chenée se détourna du spectacle des enfants comme s'il était inconvenant de le considérer à deux. Mais les voix continuaient d'arriver à travers les fleurs et les feuilles... Tout à coup on entendait la voix de Théo qui disait : « Madeleine, je voudrais dormir avec toi. »

Madame Chenée, aussitôt, rougit. Une grande confusion noya son visage, un trouble qu'avouait le battement accéléré de ses longs cils mettant une frange mobile, le flux et le reflux d'une ombre sur ses joues.

Savinien ne s'en était pas aperçu. Il avait entendu aussi le tendre et naïf souhait de Théo, mais il ne s'y intéressait que comme à des jeux de l'inconscience et à l'étude de l'homme dans l'enfant.

Il observa, comme s'il venait simplement d'assister à une expérience : « C'est curieux ! L'instinct contient tout ! »

Madame Chenée ne répondit rien. Elle se rappela leurs bonnes conversations, déjà, sous les arbres de la Muette, sur cette psychologie des enfants. Puis elle tomba dans une grande rêverie. Ses cils battirent plus vite encore. Ses yeux étaient tournés toujours, obstinément, du côté des enfants, mais en même temps elle semblait regarder, à la dérobée, en elle-même, une autre image, parallèle et plus belle. Quel trouble l'alanguissait ainsi ? Est-ce la première atteinte des chaleurs du printemps, grisantes de toutes ces odeurs de lilas et de seringas, de ces tendresses de nids qui tournoyaient dans le frêle jardin ? Est-ce la mélancolie qui accompagne tous les crépuscules — fin du jour et fin des rêves — car le soir commençait, dédorait le salon, isolait chacun comme dans un commencement d'absence... On se sentait seul.

Alors la veuve sembla s'arracher à des réflexions. Et, montrant les enfants, elle dit : « Ce sont vraiment des amoureux. » Le veuf ne parla pas.

Elle, alors, dit encore, d'une voix où il y avait de la nostalgie et un tremblement : « Oui ! ils sont heureux !... »

Elle s'était levée ; elle se dirigea vers le veuf, s'assit sur une chaise près de la sienne et brusquement, comme obéissant à une irrésistible poussée, à un cyclone brusque du cœur qui emportait toute sa volonté, sa réserve, ses scrupules, sa pudeur, elle ajouta : « Et nous aussi, nous serions heureux !... »

Depuis longtemps Savinien l'intéressait, l'attirait par son haut esprit. Leur destinée jumelle les avait rapprochés. Elle l'avait vu triste d'une noble douleur qu'elle aurait pu guérir. Pour le cœur toujours miséricordieux des femmes, comme le chemin de la pitié conduit rapidement à l'amour ! Tout cela, néanmoins, flotta longtemps très vague en elle. Tout cela serait demeuré des images confuses, des rêves qu'on aime d'être imprécis, et des fumées dans des limbes. Mais l'exemple des enfants fut contagieux. La leçon d'amour d'aujourd'hui, plus décisive, précipita tout.

Madame Chenée pensa soudain à ce qu'elle n'aurait peut-être, sans eux, jamais formulé tout à fait. Et l'amour, le désir de l'amour, venait d'éclater en elle, comme un printemps intérieur. Elle perçut les lilas plus odorants, les nids plus confidentiels, le soir plus triste, la solitude de sa vie plus injuste, Savinien plus beau...

Le veuf fut surpris par la soudaineté de l'aveu, qu'il n'avait jamais prévu ni même imaginé. Qui aurait pu croire ? Était-il possible qu'on songeât à l'aimer, lui qui vivait comme au delà d'un fleuve, au delà de la vie ? Mais l'épreuve ne l'atteignit même pas. Instantanément il se rappela la promesse à la mou-

rante, le vœu de ne pas se remarier, de se dévouer exclusivement à Madeleine, pour qui sa mère craignait tant, à l'heure dernière, l'entrée d'une autre femme au foyer, qui l'aimerait moins que ses propres enfants...

Savinien, très simplement, avoua la vérité : « J'ai promis à la morte. »

— Mais puisque j'aime déjà Madeleine comme une mère !

— Que dira l'autre mère ? » fit Savinien.

Madame Chenée, maintenant, était devenue très pâle, dans l'émoi de ce pathétique débat. Elle sentait que sa vie se jouait. Tout l'avenir, parfois, dépend d'une minute. Son visage dessinait un ovale de pâleur dans les crêpes accrus du salon. Elle se leva, se dirigea vers la fenêtre, chercha des yeux les enfants dont les voix fraîches arrivaient, par intervalles, amicales et comme tressées.

Madame Chenée ajouta, d'un accent plus insistant, où on sentait l'énergie d'un désir tout à coup violent et qui ne doute pas du triomphe : « Voyez ! Est-ce que Théo et Madeleine ne sont pas déjà comme frère et sœur ? »

L'argument ne porta pas. Le veuf venait de se lever, tout à fait décidé, et il répondit, en feignant un sourire, mais un sourire qui se navre du sacrifice et renonce en pleurant à la possibilité du bonheur : « Non ! ce sont de petits amoureux. Et ils nous ont donné un mauvais exemple... »

Le veuf fut pris d'un émoi, comme si c'était une tentation qu'il fallait fuir... Le visage de la morte réapparut. Il brusqua le départ. Les enfants avaient été rappelés du jardin. Les adieux furent brefs. Et quand Théo se retrouva seul avec sa mère, à la voir soudain pâlie et l'air étrange, il s'inquiéta, s'étonna qu'elle fût triste quand il était si heureux, et devint triste à son tour, tandis que le soir s'aggravait dans le salon, qui n'était plus que crêpes et tentures noires — fin du jour et fin de l'amour !

Et ce fut sans lendemain. Le veuf lutta un peu contre lui-même, le trop doux souvenir, le bonheur offert, mais défendu. Le visage de la morte erra, tourna autour du paradis désormais impossible, clair de lune qui défend la rentrée dans l'Eden, face en larmes demandant qu'on se souvienne, qu'on soit fidèle... Savinien, quoique tenté, ne songea pas une minute à se parjurer. Le serment aux morts est une chose sacrée... Car les morts nous voient, communiquent avec nous, souffrent d'être humiliés et oubliés. Il ne faut pas contrister les morts dans leurs tombes. Le mieux était de toujours persuader à Madeleine que sa mère était en voyage et de continuer, quant à lui, à l'aimer pour deux. Il résolut donc de supprimer les occasions de tentation et de faiblesse. Il ne fallait pas qu'il revît Madame Chenée, dont le visage frais comme une aube, la grâce câline, le rêve tendre quetait la bouche et que les yeux s'obstinent à dire, auraient pu l'attendrir, l'entraîner.

Dès le lendemain, Madeleine n'alla plus vers les pelouses et les vieux ombrages de la Muette.

On la mena ailleurs. Elle s'habitua à d'autres itinéraires, les jardins du Trocadéro, les allées en pente vers la Seine. Au début elle s'inquiéta bien un peu de son ami. Le nom de Théo, le joli nom qui ricoche et se fait écho,

fusa encore parfois dans la demeure, jet d'eau intermittent et qui baisse...

On lui dit qu'il était malade. Bientôt elle n'en parla plus. Avait-elle, tout à coup mûrie, confusément compris que quelque chose était arrivé qui délie sans remède des destinées dont l'intimité commençait ?... Savinien n'osa jamais éclaircir le mystère du silence de Madeleine. Peut-être aussi qu'elle avait simplement oublié vite. Alors il songea à cette vie en miniature que nous jouent perpétuellement les enfants. Madeleine, avec Théo, avait offert d'abord la textuelle image d'une passion partagée et, sans le savoir, donné une vraie

leçon d'amour, qui même avait été contagieuse. Maintenant, c'était la leçon d'oubli... Rapide oubli du cœur féminin que Madeleine certifiait déjà, cœur impubère, tout de suite pareil au cœur de la femme, sur lequel il est aussi vain d'écrire son nom — comme soupira le poète antique — que sur l'eau courante et le sable.

GEORGES RODENBACH.

(Illustrations de Marold).





FANTASIE TRÈS QUELCONQUE

ET MÊME UN PEU RIDICULE

Créée dans l'unique but de reposer les gens des choses intelligentes et élevées dont l'absorption exclusive est un danger permanent pour le bien-être de la société moderne.

La scène représente une feuille de papier blanc. On frappe les trois coups. La Commère paraît. Son visage, ombragé d'un chapeau « Rêve de Bergère », exprime la satisfaction d'être belle et l'ignorance d'être bête. Mais qu'est-ce que ça fait! Ecoutez-la toujours, si vous vous endormez, personne ne vous en voudra.

LA COMMÈRE. — Mesdames, Messieurs, avant tout, laissez-moi vous faire une agréable surprise...

Une voix dans la salle. — On va faire une loterie ?

LA COMMÈRE. — Mais non, vous savez bien qu'on les a interdites, même dans les journaux, qui pour un sou vous offriraient une maison de campagne, un voyage en Suède, une bicyclette, une boîte de savons et une livre de chocolat; non, la surprise que je vous réserve est d'un ordre plus rare quoique économique: notre Revue n'aura pas de couplets!

Beaucoup de voix. — Ah bah!!

LA COMMÈRE. — C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire! Voyez-vous, le couplet, c'est vieux jeu, et puis c'est toujours le même depuis Louis-Philippe. Alors l'auteur, qui justement ne sait pas les faire, s'est empressé de se servir de cette petite lacune pour exploiter la soif d'originalité qui dévore notre cher Paris.

Alors c'est dit, vous ne voulez pas de couplets? Ça vous dégoûte ?

Beaucoup de voix des petites places. — Oui, non! non!! oui!!!

LA COMMÈRE. — A la bonne heure! Puisque nous voilà d'accord, je commence...

Un homme chevelu, qui se lève d'un strapontin. — Pardon, Madame, vous n'avez pas besoin d'un photographe? Je suis celui qui se trouve au passage du train qui déraile, dans la maison où l'on assassine la vieille concierge, sous la colonne de Juillet quand quelqu'un perd l'équilibre... Je me glisse dans l'alcôve des grandes dames, je suis caché dans le salon où les chefs d'Etat se racontent leurs secrets, je pénètre partout, je suis le confetti humain et l'historien des temps présents!!

LA COMMÈRE. — Montez, monsieur! On n'attend que vous! (On entend un bruit infernal. Une horrible odeur de pétrole remplit la salle).

Tenez, voilà déjà du travail pour vous; c'est le gagnant de la Course des poids lourds.



Les grosses dames triomphantes. — Qu'ils fassent donc les malins, à présent, avec leurs bécélettes...!

LA COMMÈRE. — Ça ne vaut plus la peine de se faire maigrir pour aller plus vite!

(Arrive un homme grelottant.)

L'ERMITE DES PLATRAS. — Vous demande pardon, Madame, ça vaut la peine, surtout quand il s'agit de faire enrager son propriétaire...

LA COMMÈRE. — Mais qui êtes-vous, pauvre homme ?

L'ERMITE DES PLATRAS. — Je suis le Saint-Siméon-Stylite de l'avenue de Clichy. J'ai refusé de déménager avant la fin de mon bail, alors comme on démolissait ma maison, ils n'ont laissé debout que juste la place qu'il me fallait pour m'asseoir. Je suis resté vingt-sept jours là-haut comme un empalé...heureusement que j'avais une provision de vermouth!

LA COMMÈRE. — Si vous étiez resté un jour de plus, on vous tenait quitte de vos vingt-huit jours.

Un homme à la mise négligée. — La Ligue contre la licence des proprios vous décerne une médaille d'encouragement pour votre héroïque conduite de protestation.

L'ERMITE DES PLATRAS. — Ça se mange?...

LA COMMÈRE. — Hélas! non, mon brave et digne homme, c'est en cellulose, si je ne me trompe.

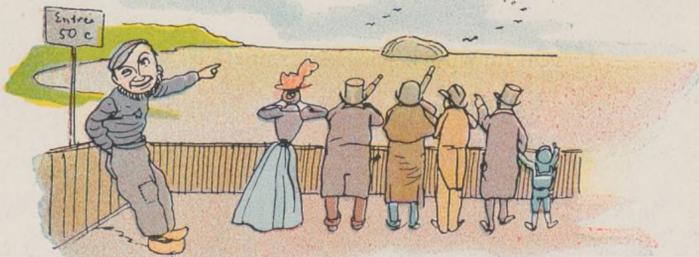
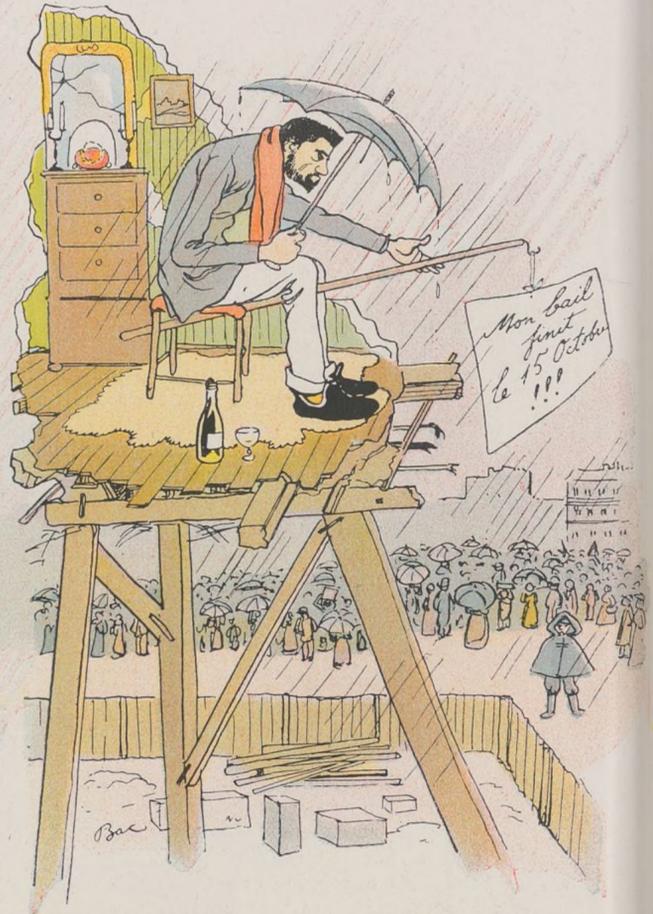
L'ERMITE DES PLATRAS (déçu). — J'aurais mieux aimé un petit pâté...

(Il s'en va en demandant une brosse à habit.)

(Arrive un homme qui porte sur lui toutes les marques d'une aisance nouvellement acquise, il porte sous le bras une longue-vue.)

L'HOMME A LA LONGUE-VUE. — Qui qui veut voir le ballon André? c'est moi qui l'ai découvert; venez voir le ballon fantôme, cinquante centimes!!

LA COMMÈRE (qui s'est approchée pour regarder). — Mais, farceur, c'est une vieille carcasse de baleine qui nage là-bas!



L'HOMME A LA LONGUE-VUE. — Tenez, je ne veux pas qu'on dise que je ne suis pas un honnête homme, voilà vos cinquante centimes que je vous rends. Il reste toujours assez d'imbéciles sur la terre qui coupent dans mon truc. (Il sort.) Qui veut voir le ballon-fantôme ?

LA COMMÈRE. — A présent, au moins, je sais ce que cela veut dire : prendre des vessies pour des lanternes !

(Arrive une maraichère avec une voiture chargée.)

LA MARAICHÈRE. — Eclats d'obus ! Salades ! Vieilles ferrailles ! Poireaux ! Tessons de bouteilles ! Pois verts !

LA COMMÈRE. — Tiens, une folle !



LA MARAICHÈRE. — Pas du tout, Madame, c'est à moi que le Génie a adjugé les fossés des fortifs pour en faire des jardinets, alors je vends le produit de mes terres... Voulez-vous un lot de vieux croquenauds ? Une belle botte d'asperges ?

LA COMMÈRE. — Vous faites des affaires ?

LA MARAICHÈRE. — Je vous crois, ma bonne dame, je n'ai pas besoin d'acheter de l'engrais artificiel, allez ; depuis le

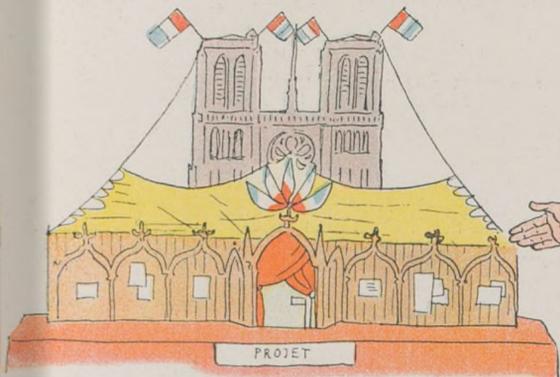
temps qu'il est défendu de déposer des ordures, il y en a eu des gens qui aimaient à détourner la loi !

LA COMMÈRE (se bouchant le nez). — Tant mieux ! tant mieux ! (Arrive un monsieur décoré.)

LE PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS AVANCÉS. — Dites donc brave femme, vous ne voudriez pas nous céder votre bail pour notre Salon annuel ? Nous ne savons plus où aller, la Ville nous chasse de partout.

LA COMMÈRE. — Vous êtes trop bon... (Arrive un autre monsieur décoré.)

LE PRÉSIDENT DES ARTS CONSERVATEURS. — Il n'y a pas que vous qui êtes sur le pavé. Depuis des mois on nous



démolit tout ce qui fait notre bonheur, le Palais de l'Industrie, nos idées, nos projets ! Nous avons pensé faire une construction en planches très artistique sur le Parvis Notre-Dame, qui se serait merveilleusement harmonisé avec ce vénérable édifice.

LA COMMÈRE (ironique). — Avez-vous pensé aux Égouts ? Il y a de quoi faire. Ils ont des voies superbes, vous pourriez y faire circuler des gondoles...

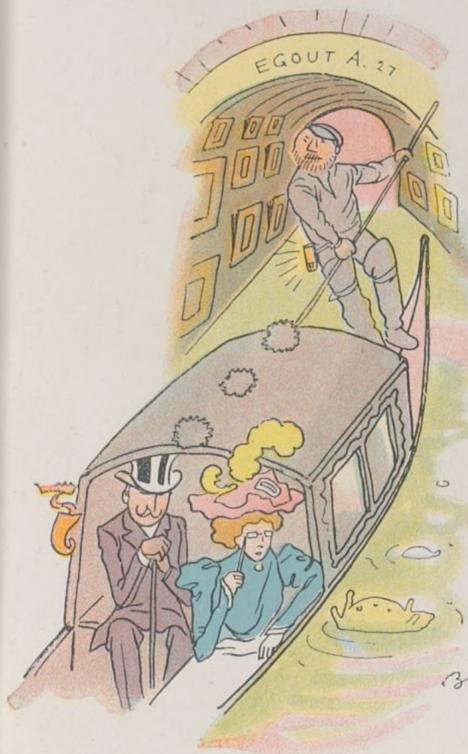
LE PRÉSIDENT DES ARTS CONSERVATEURS. — Vous me donnez là une très bonne idée... je cours chez le Préfet... (Il sort précipitamment.)

LA COMMÈRE. — S'ils continuent comme ça, ils pourront coucher sous les ponts...

(Il paraît une jolie créature en maillot.)

LE MODÈLE DES STATUES QUI ORNERONT LE PONT ALEXANDRE III. — S'ils voulaient coucher sous le mien, ils ne seraient déjà pas tant à plaindre !

LA COMMÈRE. — C'est ma foi vrai, ma mignonne.



LE MODÈLE DES STATUES. — Et puis nous serons vingt-quatre comme moi !

LA COMMÈRE. — Oh alors, quand ça se saura, on s'y écrasera, sur votre pont !

LE MODÈLE DES STATUES. — Aussi va-t-on établir un péage... ça sera pour notre dot.

LA COMMÈRE. — Vous parlez d'or.

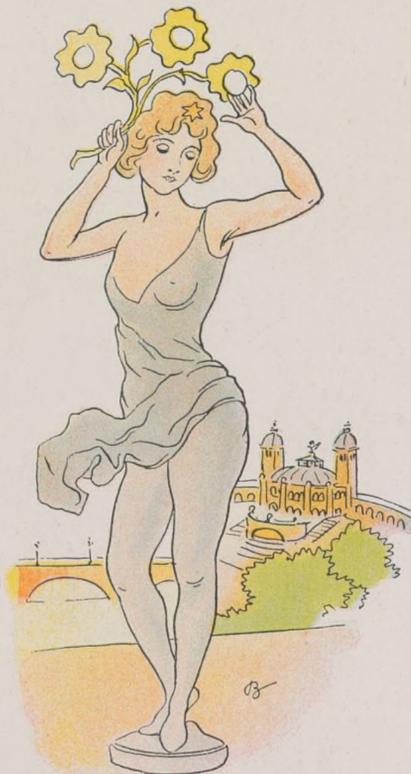
(On entend des commandements militaires.)

LE PRÉFET DE POLICE. — Qui se plaint qu'on s'écrasera ? Vous n'avez donc pas vu que j'ai fait faire demi-tour aux Kiosques du boulevard ? (Aux bleus.) Allez, s'pèces de tourtes, approchez là, s'cr'gnonieu !! Une, deusse, une, deusse, halte ! Repos !

LES KIOSQUES (affaissés). — Hu hu hu !

LA COMMÈRE. — Vous n'êtes donc pas contents, braves gens ? Vous n'avez plus besoin de regarder les autres prendre des apéritifs aux terrasses des cafés, vous qu'on n'arrose jamais !

LES KIOSQUES. — Oui mais nous ne vendons plus de jour-



naux qu'aux cochers qui ne peuvent pas quitter leurs canassons. Alors nous sommes fichus...

LE PRÉFET DE POLICE. — Silence dans les rangs ! Demi-tour à gauche, arche !! Une, deusse, une deusse !...

(Ils partent.)

M. DETAILLE (qui arrive, très affairé). — Nos troupiers sont vraiment trop mal vêtus ! Je vais soumettre au ministre de la guerre un costume coquet, martial et pratique pour l'armée française. Tenez, voici mes croquis.

LA COMMÈRE. — C'est charmant, cher maître. Vous vous êtes inspiré des vitrines du nouveau musée des Invalides ?

M. DETAILLE. — Vous l'avez dit, belle dame. Rien ne vaut encore le Passé.

Un essaim de jolies femmes. — Le Présent n'est pas à dédaigner tant qu'il y aura des Parisiennes habillées comme nous. Nous avons emprunté les modes nouvelles à tous les tableaux des Musées...

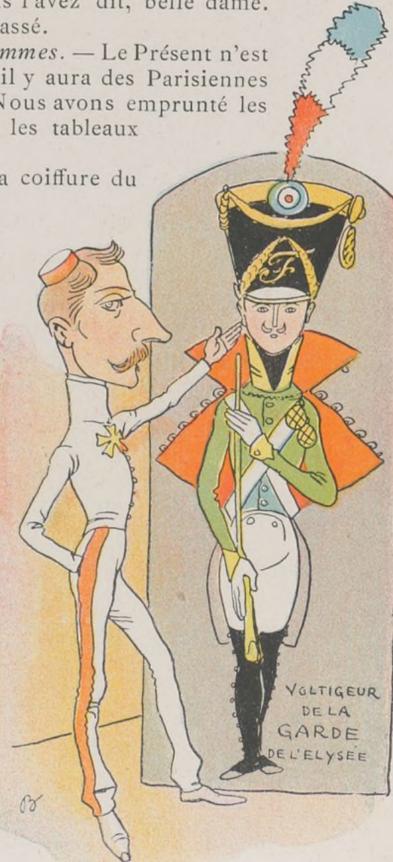
LE BÉRET. — Voyez la coiffure du jour, le béret des mignons Henri III, des gardiens de la Tour de Londres, de Madame Vigée-Lebrun.

LA MANCHE DE MOUSSELINE. — Voyez la manche qui cache les mains et qui descend des épaules, la manche d'Isabeau de Bavière...

LA COMMÈRE (incrédule). — Vous croyez ?

LE CHAPEAU DE FEUTRE. — Moi seule suis la femme vraiment moderne, je porte le large Morès, une chemise d'homme, et j'ai battu le record des « Émancipées ».

LA FEMME EN FOURRURE. — Comment trouvez-vous mon costume ? On y a employé cinquante queues de martres et au-





tant de têtes. Avec l'argent qu'il a coûté on pourrait s'offrir une maison de rapport.

LA FEMME AUX VOLANTS. — N'écoutez donc pas cette déguisée et admirez-moi. En haut, c'est collant comme un gant, en bas il y a trois volants de dentelles, c'est copié sur le portrait de la reine Victoria. C'est la mode du Jubilé.

LA COMMÈRE. — Et à quand le Musée de l'Art dramatique ?

UNE AVOCATE. — Bientôt, Madame, je l'espère. Et le premier objet qui s'y trouvera sera sans doute la dent de lait de Madame Réjane, dérobée par mon intéressant client.

LA COMMÈRE. — Vous l'avez fait acquitter, chère maître ?

L'AVOCATE. — Oui. J'ai usé auprès des juges des arguments les plus séduisants que je suis seule à pouvoir produire. Ces messieurs sont restés très impressionnés.

LA COMMÈRE (galante). — Nous vous croyons sur parole. Mais cette dent avait donc une grande valeur ?

L'AVOCATE. — Certainement, elle était enchâssée dans l'or et il y avait sur le côté gauche son chiffre en diamant avec la date...

LA COMMÈRE. — Ce n'est pas banal !

L'AVOCATE. — D'ailleurs, je dois ajouter, à l'honneur de mon client, qui est une nature d'élite, cahotée par la vie, qu'il a restitué la dent aussitôt qu'il avait appris le nom illustre de sa propriétaire. Il la lui a renvoyé avec un mot charmant et plein de tact...

LA COMMÈRE. — Et avec le chiffre en diamant ?

L'AVOCATE. — Non, il l'avait donné au profit d'une bonne œuvre...

(On entend un voyou crier au loin.)

LE VOYOU. — Demandez les horribles détails de la catastrophe de Sarah Bernhardt, sa chute de trois cents mètres...

LA COMMÈRE. — Mon Dieu ! Elle est morte ?

LE VOYOU. — Non, Madame, elle est vivante comme un poisson dans l'eau. Un bon poète qui se promenait comme par hasard au bord de la mer l'a vu qui dégringolait

d'son rocher, alors il s'a mis en calezon de bain, histoire de se mett' à son aise et lui a fait un rempart d'son corps. Oui, Madame, c'est lui qu'a tout reçu, la grande artiste a roulé sur du coton rapport au bon poète.

LA COMMÈRE. — C'est un héros !

LE VOYOU. — Ben sûr qu'il en est. Elle le soigne comme un enfant et pis il va lui faire une pièce en vers sur l'accident, joué par toute la troupe...

LA COMMÈRE. — Ça va faire du tort à Sardou !

LE VOYOU. — J'te crois ! Au revoir, ma petite mère, je vas vendre ma complainte devant la Renaissance.

(Il se sauve.)

(Tous les artistes s'approchent de la rampe.)

LA COMMÈRE. — Et maintenant, suivant une vieille tradition puérule, nous allons vous donner le tableau final. Ce n'est pas le Zouave qui tombe avec un drapeau, ni la France bénissant deux marins ! C'est... à nous les feux de Bengale !



L'EMBRASEMENT DES CHANTIERS

DE L'EXPOSITION DE 1900

(On entend un timbre électrique. Le tableau paraît.)

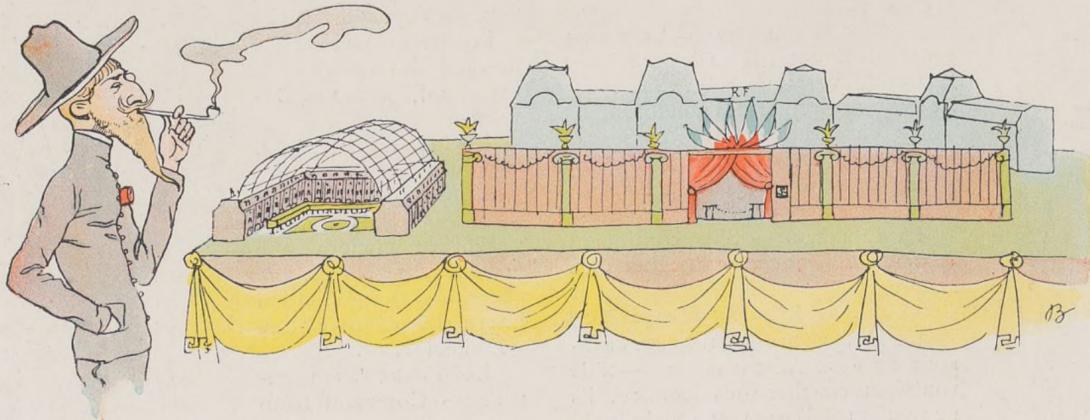
Les petites places : Ah ah aaaaahhhh !!!!

(Rideau.)

Les petites places : Biiiiis ! Biiiiiiiis !!

(Rideau. Fin.)

FERDINAND BAC.



E. NICOLET



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

Copyright 1898 by Jean Boussois, Manzi, Joyant & Co.

LE MENUET

Ayuntamiento de Madrid



L'ADORATION DES MAGES, PAR BOTTICELLI

LES MAGES

A FLORENCE

Si nous étions à Florence, en ces jours qui avoisinent l'Épiphanie, je vous proposerais de faire la visite des crèches, et toute l'histoire de la Cité de la Fleur renaîtrait un instant, devant nous, avec l'Enfant Jésus. Nous n'irions pas dans des églises, mais dans des musées, ou mieux, des palais. Les rois Mages que nous verrions ne seraient pas en plâtre colorié, comme ceux des pieuses boutiques du quartier Saint-Sulpice, mais peints sur des panneaux ou des murs, depuis plus de quatre cents ans, par trois des plus grands artistes de Toscane et d'Ombrie: Botticelli, Benozzo Gozzoli et Gentile da Fabriano.

Nous irions d'abord au palais des *Uffizi*, et nous nous arrêterions dans une petite salle silencieuse et lumineuse qu'on appelle la salle Lorenzo Monaco. Ce n'est pas une chapelle, car on y voit la *Naissance de Vénus*, mais ce n'est pas non plus un boudoir, car on y voit la naissance de Jésus ou l'*Adoration des Mages* que vous avez en ce moment sous les yeux. Et les deux tableaux sont du même maître, de cet artiste un peu tors et subtil, à qui on ne pouvait apprendre ni le calcul, ni l'écriture et qui était, ainsi que son père, si stupide, il faut croire, qu'on les appela petites cruches, petites bouteilles: *Botticelli*...

Que voyez-vous là? Une vingtaine de seigneurs et de gentilshommes florentins richement vêtus de manteaux d'hermine, de pourpoints brodés, de toques à plumes, de manches à crevés. Ils ont quitté les palais de Florence, les cortiles, les loggias, pour venir visiter, dans la campagne, la mesure de quelque paysan, quelque *contadino*, faite d'un angle de vieux murs dont les pierres brèches-dents s'avancent *en corbeaux*, et, dans cette mesure, un vieillard, une femme et un petit enfant qui étend sur eux un geste de bénédiction.

Ce ne sont pas là les trois rois Mages de la tradition, venus

de Perse en 747, de l'ère de Rome, adorer Jésus, avec de l'or en prévision d'un roi, de l'encens sabéen en prévision d'un prêtre et de la myrrhe en prévision d'un martyr. Ce sont les trois rois de Florence au xv^e siècle, le père, le fils et le petit-fils, entourés de leurs courtisans.

Le vieux, agenouillé au haut de la peinture, qui prend dans sa main le petit pied de l'Enfant et tend vers lui sa vieille tête d'oiseau, c'est le fondateur de la dynastie. C'est Cosme de Médicis, celui qu'on appelait « le grand marchand ». Il est le banquier des Papes et le pape des banquiers. Il a des comptoirs depuis Bruges jusqu'au Caire. Regardez son profil sec et dur découpé en clair sur l'ombre de la grotte divine. C'est un calculateur ambitieux, tenace et finaud. Il veut le pouvoir suprême, mais il ne tient pas aux honneurs et tout doucement il transforme la République en une monarchie sans que le peuple s'en aperçoive. Ceux qui s'en aperçoivent, il leur fait couper le cou ou les fait pendre. Quand il ne peut les attraper, il les fait peindre sur les murs, pendus la tête en bas. Il exile ses ennemis: la mère de l'un d'eux a dû traverser Florence pour aller soigner son fils malade; il l'a fait arrêter et torturer longuement, en sorte que tous ses os étaient disloqués. Quand il ne peut pas les tuer, il les ruine. Ce richard a inventé l'impôt progressif. Il corrige les résultats des scrutins et mène les Parlements par le bout du nez. Grâce à ces divertissements divers, il est devenu le maître de Florence et de la Toscane, et il met ses armoiries partout, sur les palais, dans les couvents et « jusque dans les latrines des moines », disent les historiens.

D'ailleurs, ce vieux bonhomme est assez aumônier. Il prête de l'argent au roi d'Angleterre, qui en a grand besoin. Il fait bâtir de tous côtés des palais et des villas, et lorsqu'au bout de l'année le compte de ses architectes n'est pas assez élevé, il se

fâche. Il bâtit un hôpital à Jérusalem; il restaure le collège des Italiens à Paris. Il réunit toutes les vieilles statues antiques qu'on déterre, tous les manuscrits grecs ou latins qu'on copie, et donne asile à tous les savants que le Turc a chassés de Constantinople.

Il fait des cadeaux somptueux et incommodes. Quand le roi René, de Provence, vient le voir, il lui donne une lionne, et quand passe Galeaz Maria, il lui offre un perroquet et un singe. Pour le moment, nous le voyons offrir à l'Enfant Jésus un objet d'or qu'il a posé par terre et qui contient probablement des florins. Cosme est vieux; il a la goutte, et ce banquier, exact à faire ses comptes, découvre « qu'il n'est pas sûr que tous ses biens aient été honorablement acquis et qu'il ait jamais donné assez à Dieu pour le trouver débiteur sur ses livres... » De là, ce présent...

L'autre Mage, à genoux, tout près de nous, dont nous voyons surtout le dos, mais qui tourne la tête à droite, c'est son fils et successeur, Pierre. Il lui ressemble d'ailleurs beaucoup et les deux profils se valent. C'est Pierre le Goutteux, qu'on ne voit guère qu'au lit ou en litière. Il est laid et malade. Toute cette famille des *Médici* ou *Médecins* a une santé déplorable, en dépit des *palle* ou pilules, — ces petites boules sont sûrement des pilules, — qu'elle porte sur ses armes: on les aperçoit encore sur tous les monuments de Florence. Ce goutteux est peu philanthrope et fait faire sans vergogne à ses associés étrangers des faillites et des banqueroutes, jusqu'en Avignon. Laissons-le. Auprès de lui, à genoux, est son frère Jean, qui mourra jeune, du vivant même du vieux Cosme. Et debout, grand, svelte, la tête nue un peu inclinée vers

les Mages, le nez long, la bouche dédaigneuse, la chevelure longue ombrageant le cou, se tient le jeune Laurent, qui sera Laurent le Magnifique. Il est le fils de Pierre le Goutteux et le petit-fils de Cosme. C'est le poète, l'orateur, l'artiste, l'homme d'Etat aux décisions subites et hardies qui, désespérant de vaincre la ligue formée contre lui par le roi de Naples, prendra le chemin de Naples, ira se mettre aux mains de son ennemi, enchantera ses adversaires par ses paroles, dotera les filles, tirera les captifs des galères, encouragera les artistes, répandra des cadeaux au milieu même du camp formé contre lui et reviendra triomphalement, tenant le rameau de paix. Du côté opposé aux Mages, se tient, debout, son frère Julien, coiffé d'un chapeau à visière et vêtu d'une robe. Celui-là sera assassiné par des

conjurés, en plein chœur de la cathédrale, en un jour de fête, tandis que sur Laurent, blessé, se refermeront les portes de bronze de la sacristie... Enfin, voulez-vous voir le peintre lui-même: Botticelli? C'est le premier personnage à droite, le plus près de nous, debout dans toute sa hauteur, nous regardant de trois quarts, enveloppé dans un long manteau.

Des *Uffizi*, allons jusqu'au palais Riccardi, via Cavour, bâti par Cosme à grands frais, 60,000 florins, dit-on, et qui est



LE CORTÈGE DES MAGES (COTÉ GAUCHE) PAR BENOZZO GOZZOLI

une grosse vieille maison carrée, grise, massive, faite pour abriter une forte et nombreuse famille. Elle n'abrite aujourd'hui que les paperasseries de la préfecture. Entrons dans la chapelle de ce palais de mécréants. Il n'y a que les murs et ils sont mal éclairés par une fenêtre trop étroite, mais un gardien s'approche, fait manœuvrer un écran, renvoie le jour sur les parois et alors apparaît une magnifique et piaffante cavalcade, tout embarrassée de caparaçons et chamarrée d'or, tournant autour de la pièce sombre avec lenteur et majesté. Derrière elle, un paysage chimérique et splendide s'entasse, des rochers se cassent comme des cristaux à facettes et s'entaillent pour laisser passer le serpentant cortège; des chemins montent et entrent dans les portes des villes, des cyprès et des pins pyramident jusqu'à la nue,

des vols d'anges s'abaissent, des nuages flottent, des paons font la roue; çà et là, un arbre haut, pour parler comme M. Henri de Régnier,

Pousse en stérile jet son tronc âpre et vivant ;

des orangers dressent leurs têtes rondes, des cyprès leurs têtes pointues, les palmiers phénix leurs têtes ébouriffées, des éperviers poursuivent des colombes, des cavaliers romains pour-

son nom. Vous le découvrirez aisément, car il s'est juché entre les deux seuls personnages barbus du cortège : deux vieillards dont les barbes, en ondes divisées, descendent longuement sur la poitrine. Toutes ces figures rasées de Florentins subtils et traîtres, nées en des moments de révolutions où le comptoir mène au palais et le palais à l'échafaud, toutes ces têtes, qui ne se sentent pas tout à fait assurées sur leurs épaules, sont curieuses à considérer. Aucun de ces yeux n'est franc, aucune de ces lèvres

n'est desserrée. Comment de tels yeux ont-ils pu voir l'étoile et que diront de telles lèvres à l'Enfant Jésus? Cosme, le chef, est plus soucieux et plus maussade que tous ensemble. C'est un triomphe, cependant, mais, peut-être pense-t-il comme la mère de Napoléon : « Pourvu que cela dure ! » Son fils Jean est mort, son fils Pierre le Goutteux, qui le suit, est malade : il reste des petits-fils, mais ils sont encore enfants, et, lui, est bien vieux. — Que deviendront les Médicis ?...

Devant lui, pourtant, chevauche l'Avenir de la famille, sur un cheval blanc somptueusement harnaché : Laurent le Magnifique. Il a sur la tête la large couronne que le grand-père n'a jamais osé porter, et au talon le long éperon que le père, le Goutteux, n'a jamais su porter. Il a de l'or et du jaune sur son manteau, du rouge sur ses manches et son haut-de-chausses, du bleu sur sa toque, et il semble l'épanouissement fleuri de cette branche ligneuse que fut jusqu'à lui la famille des Médicis. Pour l'encadrer, il a le bois lisse des orangers, qui se tiennent droits



LE CORTÈGE DES MAGES ET LAURENT-LE-MAGNIFIQUE (COTÉ DROIT), PAR BENOZZO GOZZOLI

suivent des chevreuils, des lévriers courent après les cavaliers romains, des pages courent après les lévriers : c'est la vie — la vie laissée là, dans sa fleur, par un peintre mort il y a maintenant quatre cents ans, en 1498. Aucune peinture au monde n'est mieux conservée.

Nous reconnaissons ces pèlerins. Ce vieux au bonnet sombre, au brocart lourd de broderies, qui chevauche sur un cheval blanc et vers qui se retourne un page, c'est Cosme, mais il a l'air un peu engraisé. Il a des bajoues. Derrière lui, ce sont ses fils et ses amis, et ses clients, ses débiteurs, en rangs serrés, pyramide de têtes graves de marchands et de lettrés, de gonfaloniers et d'astrologues. Benozzo Gozzoli n'a pas oublié de se peindre lui-même et de se coiffer d'un bonnet où il a écrit

datés à la parade, et les fines tiges des lances qui se penchent comme des mâts sous la tempête. Au-dessus de sa tête, un javelot brandi au bout du bras d'un lointain chasseur, évoque l'idée de cette épée de Damoclès que la Mort tient au-dessus de tous les Magnifiques de la terre et qu'elle laissera choir sur celui-ci dès la quarante-quatrième année de son âge. Mais il ne regarde ni la chasse qui se poursuit au-dessus de sa tête, ni les deux cavaliers adolescents, beaux comme des anges à cheval, qui viennent à sa rencontre, lui présentant : celui-ci une épée, en rêvant à tout autre chose, celui-là un vase de parfums, avec le geste et le regard d'un marchand de bibelots qui veut tenter le client... Que voilà d'étranges rois Mages!

Que pouvaient bien penser les gens que les Médicis avaient ruinés, exilés, jetés aux fétides *Stinche*, soumis à la torture de

« la grenouille » ou à celle « du serpent », en les voyant ainsi transformés en saints rois bibliques et en princes favorisés des sourires de l'Enfant Jésus?

Ils pensaient assurément ceci, — qui est tout ce que nous avons besoin de penser — que l'Art est une belle chose. Il transfigure, il rachète, il déifie. C'était un doux pays que celui où Benozzo Gozzoli pouvait ainsi peindre ces murs — plus doux que le nôtre.

Il y avait des batailles, mais on n'y tuait personne et elles étaient plus tard dessinées par Michel Ange et Léonard de Vinci. Il y avait des impôts, mais ils portaient de si beaux noms : *prestanza* et *graciosa*!... Il y avait des politiciens, mais ils revêtaient la longue lévite florentine, l'*ucco*, si noble, si différente des jaquettes de nos députés! Il y avait des cyclones, des pestes, des inondations, des tremblements de terre, mais on se retirait en des *Décamérons* où ne vous suivait aucune dépêche téléphonique.

Il y avait des condottieri, mais ils étaient si mal payés que les historiens nous rapportent ce trait charmant d'une troupe de grosse cavalerie de cuirassiers, réduite à la poétique ressource de se nourrir trois jours de fraises de montagnes, de ces fraises petites et si parfumées! Les ambassadeurs étaient si éloquents qu'on les appelait les « orateurs ». On assassinait beaucoup, en vérité, mais on faisait, dans les rues, d'admirables chasses au lion, au sanglier et à la girafe. On dansait devant le Pape et les cardinaux. On enduisait un enfant d'or pour représenter le Triomphe de l'Amour. Il est vrai qu'il en mourut le lendemain... Les historiens nous ont raconté des horreurs, mais les peintres nous ont laissé des merveilles. Les livres sont pleins de récits de rapines, de meurtres, d'enlèvements, de proscriptions et d'échafauds, mais les tableaux sont pleins d'Adorations, d'Annonciations, de roses, de paons, de baisers, d'anges, de myrtes et de lis.

N'en croyons pas l'histoire, laide comme le Mensonge, mais l'art, beau comme la Vérité!

Du Palais Riccardi, achevons nos visites en allant à l'Académie des Beaux-Arts, près de la place Saint-Marc et du couvent où vécut Savonarole.

Là, nous retrouverons nos trois rois Mages : ils sont enfin arrivés auprès de l'Enfant Dieu. En considérant leurs grandes robes somptueuses, lourdes de fruits et de fleurs, d'or, grenades et fleurs de lis, les pommeaux de leurs épées tout repoussés d'or, les mors des chevaux et les caparaçons imbriqués d'or, les robes des officiers constellées d'or comme des nuits remplies d'étoiles, la suite sinieuse et chevauchante des valets, des chiens, des chevaux, des chameaux et des singes, et en reconnaissant les trois rois, tout au loin, dans ces petites figures à cheval qui marchent là-bas vers la ville aux tours multicolores, et en les voyant ici, tout près, si confits

et si dévots, nous murmurerons ces vers des *Légendes dorées* :

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit,
Trois compagnons marchaient et suivaient une étoile
Qui les guidait dans l'ombre, ainsi qu'il est écrit.
L'or sur leurs chaperons couvrait partout la toile.

Toujours bénissant Dieu, tant firent de chemin,
Les trois bons compagnons, qu'à la maison d'Hérode,
Ils s'en vinrent heurter : « Dieu bénira la main
Qui pour ses pèlerins fait le sentier commode ! »

Ainsi parla l'un d'eux, qui prudemment parla.
Hérode répondit du haut de sa fenêtre :
« Bonnes gens, je demande où vous allez par là ?
— Nous allons adorer Christ qui vient de naître... »

Sire, ne veux-tu pas donner jusqu'à demain
Asile aux trois rois saints comme à leurs équipages ? »
Hérode, tout fâché, leur répondit : « Amen ! »
Et recueillit les rois, leurs chevaux et leurs pages...

Ils ont si bien cheminé, en quittant Hérode, que les voici au but qu'a montré l'étoile. Le plus vieux a prosterné sa longue barbe pointue pour baiser le pied de Jésus. L'enfant pose sa petite main sur la grosse tête ronde et chauve du vieillard. On dirait un écolier cherchant sur une mappemonde la place d'un pays inconnu. Plus loin, le second Mage, qui sait à quoi oblige la politesse, porte la main à sa couronne, pour l'ôter, comme on ôte son chapeau. C'est lui, vraisemblablement qui est le nègre dans la pensée du peintre, car son teint est bronzé et ses yeux sauvages. Enfin, le troisième Mage est debout, tenant le vase plein de myrrhe, tandis qu'à ses pieds, un valet accroupi croit urgent de lui nouer ses éperons. Il est jeune, il est beau, il est attendri. Il coule un doux regard vers le groupe divin. De son côté, saint Joseph considère curieusement les trois rois d'Orient, la Vierge, elle, ne voit que son enfant. Tout auprès, l'âne et le bœuf ne regardent rien, ne comprennent rien, ne s'imaginent pas ce que peuvent être tous ces animaux bossus et malfaisants, ces chameaux, ces chiens danois, ces singes à colliers et à ceintures d'or, qui ont envahi la paisible étable et dévastent le verger plein de grenades, mais ils songent à réchauffer de leur haleine, l'enfant à demi-nu et, pour cela, ils auront une place au Paradis, car, comme le dit la vieille chanson provençale :

Combien d'ânes et de bœufs
Qui n'en auraient pas tant fait !

C'est un gentil peintre que ce Gentile da Fabriano, auteur de cette œuvre et nous saluons avec plaisir sa bonne figure qu'il a peinte, surmontée d'un turban, derrière le troisième mage. Il a pensé, lui, aux deux humbles animaux domestiques que Botticelli, plus tard, a dédaignés. Il vaut mieux peindre auprès de l'Enfant Dieu un âne et un bœuf qu'un vieux coquin comme Cosme ou un banquier véreux comme Pierre de Médicis.

ROBERT DE LA SIZERANNE.



L'ADORATION, PAR GENTILE DA FABRIANO